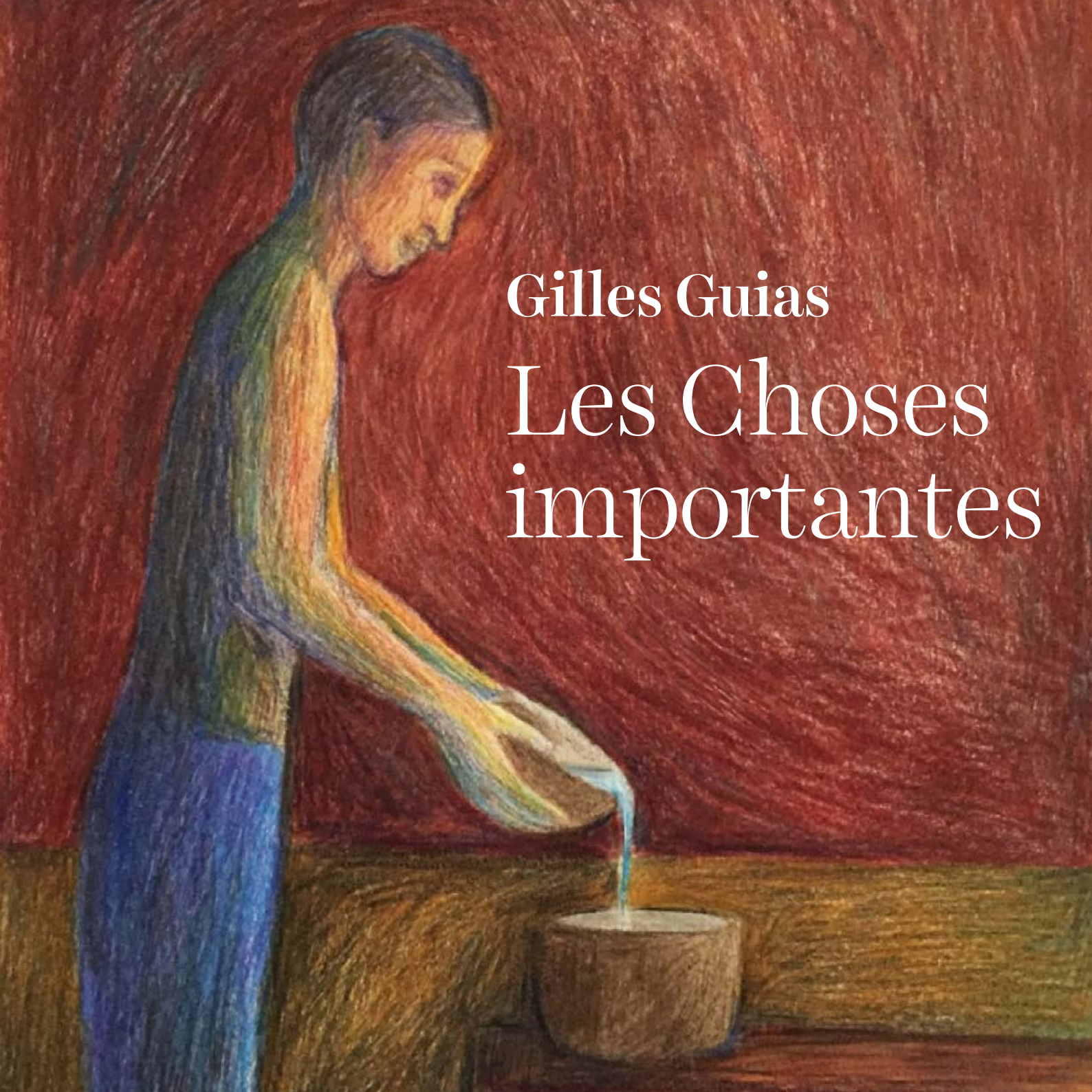


Gilles Guias

Les Choses importantes

Gilles Guias

Les choses importantes

UNE PAUSE À PENSER…

Ce n'est qu'en 1991 que j'ai découvert le travail de Gilles Guias. À cette époque, il avait déjà abandonné l'abstraction pour s'épanouir dans la figuration de ces personnages, souvent frontaux, qui interpellent et dérangent le spectateur. Depuis, j'ai suivi son travail et ses évolutions, parfois radicales, mais j'y ai toujours retrouvé un certain nombre de caractéristiques qui rendent cet artiste unique et attachant.

C'est, tout d'abord, une écriture personnelle, ininterrompue depuis tant d'années, dans laquelle la main dessine ses pensées, aussi naturellement et calmement que s'il s'agissait d'une conversation à bâtons rompus. Ses peintures nous entraînent dans un univers de calme et de spiritualité, dans un cosmos où chaque spectateur est invité à trouver son chemin vers une forme d'éternité, d'immortalité. Pour autant, Gilles Guias ne s'arc-boute pas dans une nostalgie passéiste. Son écriture et la pensée qu'elle révèle s'inscrivent pleinement dans notre temps, même quand elles font référence à des mythes immémoriaux.

Sa signature, son empreinte, c'est sa peinture, avec sa technique, ses couleurs, ses à-plats, ses perspectives, ses personnages souvent vêtus du même costume… Pas besoin de signature. On reconnaît de loin : c'est un Guias… Et pourtant, chaque toile, chaque œuvre sur papier, est singulière, diffère de toutes les autres, illustre un monde en soi, plein et autosuffisant…

La peinture de Gilles Guias est le reflet de son âme et de ses préoccupations. C'est en cela qu'elle nous séduit, car chacun peut y trouver un écho de ses propres interrogations. Sa peinture relève d'une sagesse qui n'a rien d'abscons ou d'incongru mais plonge ses racines dans les inter-

rogations que tout humain peut – et doit – se poser sur le monde qui nous entoure et sur la place qu'il doit y prendre.

Pour autant, sa peinture n'est pas « savante ». Devant une telle manifestation de spontanéité, un néophyte pourrait se demander si l'artiste sait vraiment peindre. Mais, en lisant les perspectives, l'agencement des couleurs, la matérialité des à-plats, la présence troublante et questionnante des personnes, force est de constater que nous ne sommes pas dans le registre d'un art « naïf ». Bien au contraire, les propositions de Gilles Guias nous entraînent dans une méditation profonde qui mêle les dimensions personnelle et universelle. En effet, ses peintures ne sont pas de purs objets de contemplation. Passé l'enchantement de la première impression, le spectateur est pris dans un tourbillon de réflexions spirituelles, le plongeant aux tréfonds mêmes de son intimité.

Je tiens Gilles Guias pour un artiste de première importance. Bien que son travail n'ait aucun rapport évident avec celui de Calder, je ne peux m'empêcher de penser au sculpteur du grand *Stabile* rouge sur l'esplanade de La Défense. J'ai eu le bonheur de le rencontrer, à la fin de sa vie. Il voulait me convaincre de ne pas réduire son œuvre dans ses dimensions, comme le souhaitaient les ingénieurs en quête de diminution des coûts de réalisation. Je me souviens de ses explications magistrales dont j'ai retenu, au premier plan, l'importance, pour tout grand créateur, de porter la pensée au-delà de la matérialité de l'œuvre. C'est bien cela que je ressens quand je vois les œuvres de Gilles.

Ces « choses importantes » que Gilles Guias nous donne à voir ne résultent pas d'une quelconque stratégie de séduction, mais sont l'expression poignante de son ressenti de notre monde contemporain, avec ses évidences et ses contradictions, ses joies et ses injustices. Il nous interpelle, nous force à nous interroger sur notre civilisation, sur notre devenir et sur nous-mêmes...

S'asseoir devant ses œuvres et prendre le temps de les regarder, de les contempler, c'est s'inviter à un voyage dans les âmes de la vie de notre temps, dans notre propre existence, une incitation à trouver une route vers la Paix intérieure...

C'est une « pause à penser » avant de repartir, différent.

Daniel Boulogne

IL EST TRÈS DIFFICILE...

Il est très difficile de construire un texte à partir de onze mots. On n'écrit pas avec des mots mais avec le langage – et donc avec l'inconnu. L'écriture est comme la peinture, elle ne s'intéresse pas aux idées. Son expression est végétale : patiente, multi-foliée, claire au dehors, sombre à l'envers, et fragile jusqu'au bout des doigts, digitale. Elle va vers ce qui n'existe pas.

On peut vivre les choses importantes, mais qu'a-t-on besoin d'écrire sur elles ? L'écriture ne peut pas se substituer aux corps, aux gestes, à la fragile conciliation de l'instant et du monde, du désir et de l'enfance. Toute à l'insectitude de ses mouvements, elle ne peut tenir en un lieu. Elle n'en a que pour l'indiscipline.

Mais tout est différent lorsque la peinture s'interpose. Gilles Guias ne nous propose pas un travail d'écriture individuel mais une aventure collective. En couvrant les mots, ses toiles nous font revoir ce que ceux-ci avaient perdu : une présence. Et le langage peut à son tour recommencer, oubliant totalement les onze mots du départ, disparus maintenant derrière la couleur, pour ne retenir que la disposition, l'étrange rapport des masses, l'agencement.

Les toiles de Gilles Guias sont comme des icônes, bien plus réelles que ce qu'elles représentent. Ce sont elles désormais les choses importantes. Et l'écriture peut renaître de cette évidence.

Les qualités morales s'effacent pour n'être plus que des phosphorescences, un équilibre/déséquilibre, une très étrange posture du corps. Des personnages surgissent. Le repenti, vêtu de blanc, nous regarde avec l'insistance d'un être à écrire. Le grand humble rectiligne ras-

semble son existence dans la hauteur d'une porte. L'arbre au soleil nous donne la lumière pour ce qu'elle est, une autre intuition du temps.

Et à notre tour, nous pouvons restituer à la langue sa présence. Et la voilà qui ressurgit, également incertaine, prête à tous les prodiges pour peu qu'on croie en elle : une luminosité scintillante, réticulée, scarabéenne, mais surtout libre, libre, jamais figée en aucun point, mouvante comme les pensées sexuelles, et belle comme la vie tout près de soi.

Gilles Mentré

LES CHOSES IMPORTANTES

Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée !
André Gide, in *Les nourritures terrestres*

Le penchant de l'homme à considérer de petites choses comme importantes en a déjà produit des grandes.
Georg Christoph Lichtenberg, in *Aphorismes*

Quelles sont les choses importantes ? Celles que l'on emmènerait sur une île déserte ? Non pas seulement ces choses-là car les idées, les concepts, les valeurs, qui peuvent être de prime importance, ne se laissent guère saisir ni emporter… Des notions intangibles, *molles*,[1] peuvent être, en effet, plus cruciales que les savoirs et les objets matériels, *durs*. Albert Einstein n'écrivait-il pas : « L'imagination est plus importante que le savoir. »[2]

À l'approche de la cinquantaine, Gilles Guias, plasticien né en 1965, dans une sorte de *point fixe*[3] à mi-parcours, se pose cette même question : « quelles sont les choses importantes pour moi ? »

[1] Non pas dans un sens péjoratif mais dans celui qu'il a dans la désignation des *sciences molles* (sciences humaines sociales) par opposition aux *sciences dures* (sciences formelles et sciences de la nature).
[2] In *Sur la science*.
[3] Non pas dans son acception mathématique mais dans celle de l'aéronautique : « essai au sol avant un nouveau décollage. »

Sa première réponse pourrait être : « mon métier ». Gilles le pratique depuis plus de trente ans, à tel point que, lors de ses premières expositions, son galeriste[4] avait dû mentir sur son âge et le vieillir pour que ses œuvres paraissent crédibles auprès des collectionneurs potentiels. Malgré ce qu'en dit Blaise Pascal – « La chose la plus importante à toute la vie est le choix du métier : le hasard en dispose. »[5] –, Gilles s'intéresse à des choses plus importantes, moins aléatoires, moins personnelles et à caractère plus universel.

Le premier risque de sa démarche serait de sombrer dans un propos généraliste, consensuel, politiquement correct, d'enfoncer des portes ouvertes, de rester à la surface des problèmes, d'adopter une démarche désincarnée et, partant, de peu d'intérêt. S'exprimer sur la transmission, sur la reconnaissance, la loyauté, la nature, l'homme et la femme, l'erreur ou l'argent peut effectivement très vite virer du côté du lieu-commun plus ou moins tautologique. À l'opposé, se pencher sur des *petites choses* – si chères à Emily Dickinson[6] –, certes importantes pour un individu mais difficilement dissociables de sa personne, expose au risque d'une démarche narcissique, nombriliste même si, comme le souligne Dostoïevski[7], ce sont souvent des causes de perte.

Gilles Guias a choisi une voie médiane. Il a décidé de traiter de sujets à portée universelle qui l'interpellent, mais les aborde de son point de vue personnel, probablement réducteur, mais indéniablement porteur de ce sang de la vie qui fait tant défaut aux banalités éculées, vides de sens, insignifiantes de certains penseurs ou moralisateurs en chambre. En cela, sa démarche se situe à l'opposé de celle du poète lyrique qui, partant de sentiments et d'expériences personnels, leur donne une dimension universelle. Gilles personnalise l'universel, pour lui donner un sens

---

[4] Olivier Nouvellet qui, plus de trois décennies plus tard, continue à présenter régulièrement ses travaux. Un bel exemple dont on se prend à rêver que d'autres professionnels s'en inspirent.

[5] In *Discours sur les passions de l'amour*.

[6] In *Life & Other Poems* :

It's such a little thing to weep	C'est si petite chose de pleurer
So short a thing to sigh;	Si brève chose de soupirer ;
And yet by trades the size of these	Pourtant c'est dans des activités de cette taille
We men and women die!	Qu'hommes et femmes nous mourons !

[7] « Les petites choses ont leur importance ; c'est toujours par elles qu'on se perd. », in *Crime et châtiment*.

par une expression enracinée et nourrie dans le terreau de sa propre expérience de la vie, sans pour autant s'enliser dans l'anecdotique, l'introspection égotiste et stérile. Il se situe donc pleinement du côté de James Joyce qui, sans son *Ulysse*, déclare : « Ce qui importe par-dessus tout dans une œuvre d'art, c'est la profondeur vitale de laquelle elle a pu jaillir. »

L'artiste s'en explique en des termes on ne peut plus clairs : « L'idée centrale est de montrer frontalement et sans détour une position personnelle sur onze sujets humains, et de proposer ainsi une réflexion à celui qui regarde. » Les onze sujets ont été choisis en fonction de leur importance – probablement subjective – aux yeux de l'artiste. Ce choix n'est pas anodin car, comme le remarque Poe : « L'important, c'est de savoir ce qu'il faut observer. »[8] Gilles Guias affirme haut et fort qu'une œuvre plastique n'est pas simplement le champ d'une harmonie formelle pouvant déclencher une émotion. Pour lui, c'est avant tout, un moyen de raconter, de dénoncer, de transporter ou d'ouvrir une réflexion, un échange. Tous les thèmes retenus touchent à l'humain, dans ses rapports au monde, à la nature, aux autres et à lui-même. Ce sont des questions vitales pour notre époque, qu'il aborde avec la simplicité et le dépouillement du quotidien, avec juste ce qu'il faut de poésie, de naïveté, de dérision, de gravité, d'humour ou de cruauté… en fonction des sujets traités.

Qui eût imaginé, ne serait-ce qu'il y a quelques années, que Gilles Guias en soit arrivé à une forme d'expression actancielle ? Ce virage est le résultat d'un long et inexorable processus naturel. En 2010, lors de la création et de l'exposition de sa série *Puzzle*, se manifestait au grand jour une volonté, sous-jacente depuis quelque temps, d'évoluer vers une peinture plus narrative, tout en reconnaissant ses propres difficultés à identifier des thèmes pertinents. Assez logiquement, mon épouse et moi-même avons été amenés à lui proposer le challenge de travailler, pendant neuf mois, sur quelques grands mythes, antiques, modernes ou contemporains. Ce travail résulta en la création de douze toiles de grand format présentées lors de l'exposition *Mythes en abîme*, de décembre 2013 à mars 2014[9]. Suivit, avec la réalisation du livre *La moustache inattendue*,[10] recueil d'une cinquantaine de peintures originales illustrées par de brefs haïkus, une

[8] In *Histoires Extraordinaires*.

[9] À la Commanderie des Templiers de la Villedieu, à Élancourt.

[10] Éditions Cynorrhodon – FALDAC, janvier 2014.

exploration dans une veine plus légère, sous la forme d'une déclaration d'amour à la ville de Paris.

Les Choses importantes s'inscrit dans le prolongement de ces travaux récents, visant à une expression directe, à une prise de position personnelle sur des questions essentielles par le biais d'une création plastique. Une résidence en Dordogne. Onze thèmes et trois œuvres par thèmes, de dimensions et de techniques variées, dont une de grand format pour faciliter la pleine immersion du spectateur dans le sujet. La manifestation sera présentée en onze lieux différents, accompagnée d'un catalogue illustré, avec des contributions littéraires de jeunes critiques et un site *Internet* permettant d'en suivre le développement. Ce projet a été rendu possible par le généreux mécénat de Daniel Boulogne, l'implication de ses enfants Marie (communication et logistique des expositions) et Romain (site *Internet*) et d'*AXA Assurances*.

Le projet de Gilles Guias n'est en aucun cas moralisateur ni à caractère édifiant. L'artiste traduit des idées – ses idées –, donne son point de vue en termes directement accessibles à la sensibilité du regardeur, mais ne se veut jamais normatif ni porteur de réponse univoque à des questionnements vieux comme le monde. Son propos relève de la prise de conscience, chez lui et – il l'espère – chez le spectateur, de quelques-uns des enjeux de notre temps. En ceci, il se fait l'écho du propos de Camus : « L'important n'est pas de guérir, mais de vivre avec ses maux. »[11]

Louis Doucet

[11] In *Le mythe de Sisyphe*.

LES CHOSES IMPORTANTES

1. L’erreur est humaine
2. Tout vient de la nature
3. L’irréversibilité
4. Le passé
5. La transmission
6. Le couple
7. L’attention ou la concentration
8. Le courage
9. L’humilité
10. Le don
11. L’amour

1.
L’erreur est humaine

C'est l'histoire vraie de cette personne qui, pour aller à un rendez-vous crucial pour son embauche, s'est, dans la précipitation, trompée de vêtements et s'est présentée, devant son futur patron, avec un pantalon trop court et une veste qui le gênait aux entournures.

On connaît bien le proverbe : « l'erreur est humaine ; persévérer diabolique. » Mais quel sens a-t-il aujourd'hui, dans notre société nourrie de haines et d'intolérance ?

J'ai voulu, dans cette série de compositions, faire de ce personnage, peut-être un peu falot, un plaidoyer pour la tolérance.

PS – dans la vraie histoire, le patron s'est montré intelligent et a embauché le distrait qui s'est montré un collaborateur zélé et efficace.

GG

Le droit – voire le devoir – à l'erreur est essentiel à la pratique des arts plastiques. Elle ouvre les portes de l'imagination, du rêve, invite à emprunter les chemins de traverse, à « errer » loin des sentiers battus des lieux communs de la pensée unique et des bienséantes convenances. Francis Picabia, dans ses *Écrits*, va même jusqu'à déclarer : « L'art est le culte de l'erreur. »
Même chez les scientifiques, la *sérendipité*, le fait de réaliser une découverte scientifique de façon inattendue, est fille de l'erreur. Christophe Colomb n'aurait jamais découvert les Amériques s'il n'avait pas fait d'emblée une sérieuse erreur d'appréciation.
La plupart des théories scientifiques, pourtant tenues, en leur temps, pour des vérités absolues, sont vite remplacées par de nouvelles qui prennent naissance dans l'identification d'erreurs dans celles auxquelles elles se substituent.
Dans notre monde contemporain, où le poids des préjugés et le discours dominant agissent en dictateurs, le véritable artiste a le devoir d'affirmer son refus de la *doxa* officielle pour affirmer ses propres convictions, sa vision personnelle de la société qu'il appelle de ses vœux. Il apparaît donc, aux yeux de ses contemporains, comme une erreur vivante, une anomalie incarnée, un obstacle à la routine du penser en vase clos, un contempteur des prétendues vérités du moment,

aussi précaires qu'infondées… Max Jacob l'avait bien compris, lui qui écrivait, dans son *Art poétique* : « Une personnalité n'est qu'une erreur persistante. »
Persistons donc dans l'erreur…

LD

L'homme se tait dans l'étau soyeux de ses peurs. Perdre l'autre, vivre.
Sans erreur, pas d'obstacles, pas de pensée, pas de création, rien.

S'il ne parle pas, son corps dira.

Où est l'erreur ?

Est-ce lui l'obstacle, l'impulsion à créer ? Est-ce lui, l'artiste ?

Des vêtements étriqués, se tromper de taille, oublier qu'on a grandi, que le temps rétrécit, est-ce cela l'erreur ?

Se montrer inadéquat, est-ce cela ?

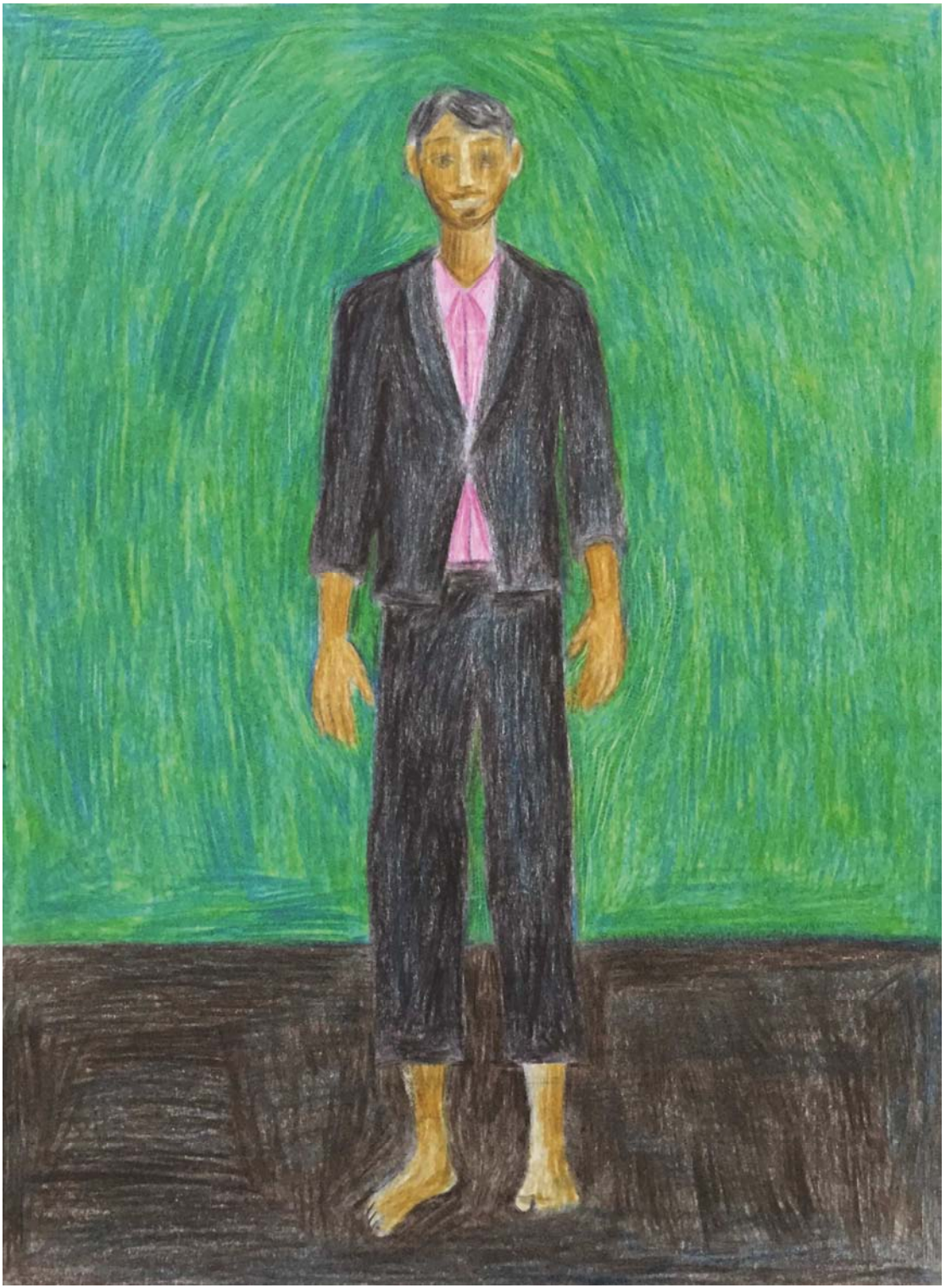
Être soi-même, est-ce une erreur ?

Parler, faire taire, nous vivrons toujours un double chagrin. Il n'y a pas le choix.

Et si c'était elle, là, face à moi, ma femme, si pleine de pousses inconscientes et pourtant muette, elle, debout, les bras ballants, son corps comme interloqué, si c'était elle, nul doute que m'aimant elle dirait : « Et maintenant que je me suis trompée, qu'est-ce que je fais ? »

Christophe Guias

Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
32,5 x 25 cm.

Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.

Acrylique
sur papier
65 x 50 cm.

2.
Tout vient de la Nature

Tout vient de la nature, absolument tout ce qui nous entoure, de la table du salon en passant par la Ferrari, de nos vêtements aux grands immeubles des villes. L'homme ne fait que transformer ce qu'il puise sur terre.

Il y a un fort paradoxe entre ce constat et le peu de respect que l'être humain porte à cette Nature.

La peinture est une œuvre qui représente un artiste serrant dans ses bras l'arbre qu'il s'apprête à couper.

Il lui rend hommage avant de l'utiliser comme support de création et n'oubliera pas, même la sculpture achevée, d'où vient ce bois.

GG

La relation de l'Homme à la Nature a, depuis toujours, oscillé entre deux postures diamétralement opposées. Kant cristallise le débat quand il déclare *La nature agit, l'homme fait*, reprenant ainsi à son compte la traditionnelle opposition entre *natura naturans* et *natura naturata*. Traduite en termes spinozistes, la déclaration du maître de Königsberg revient à affirmer que la nature n'est *natura naturata* que par l'effet de l'homme, démiurge, *natura naturans*. Ailleurs, l'affirmation de Hegel, *La nature se suffit*, s'oppose à celle de Voltaire, *Sachez que le secret des arts est de corriger la nature*, Cheng Hao renvoyant, par anticipation, dès le XI^{e} siècle, tout le monde dos à dos : *Si quelque chose est dit sur la nature, alors ce n'est déjà plus la nature.*

Si l'on s'en tient à ce schéma, l'œuvre de Gilles Guias aborde les deux aspects de la question. L'arbre, appartenant à la *natura naturata*, est sur le point de devenir autre, une sculpture, un artefact résultant de l'action *naturans* de l'artiste, du sculpteur qui se recueille avant de passer à l'acte.

LD

L'homme étreint un arbre. De ses bras, il l'embrasse comme un compagnon que l'on retrouve ou que l'on quitte. Front contre tronc, peau contre écorce, voici l'humain et le végétal unis dans un instant de communion fraternelle où la sève et le sang circulent à l'unisson.

Autour, le monde s'est effacé dans un aplat de couleurs pour laisser place au dialogue silencieux de ces deux frères du vivant. À celui qui sait l'écouter, l'arbre raconte sa légende : le règne d'un géant qui s'élève à son rythme, dans une temporalité que l'humain ne fait qu'effleurer.

Et s'ils n'appartiennent pas au même règne, tous deux sont issus d'une mère nature qui, au gré de ses caprices, donne, reprend et agence ses atomes pour produire un végétal, un minéral ou un animal.

L'homme connaît cette histoire, et son geste est un hommage à cet aîné dont il reconnaît la place centrale dans sa propre existence. Car, sans le bois de l'arbre, point de feu, point d'objet, ni de matériau pour le sculpteur.

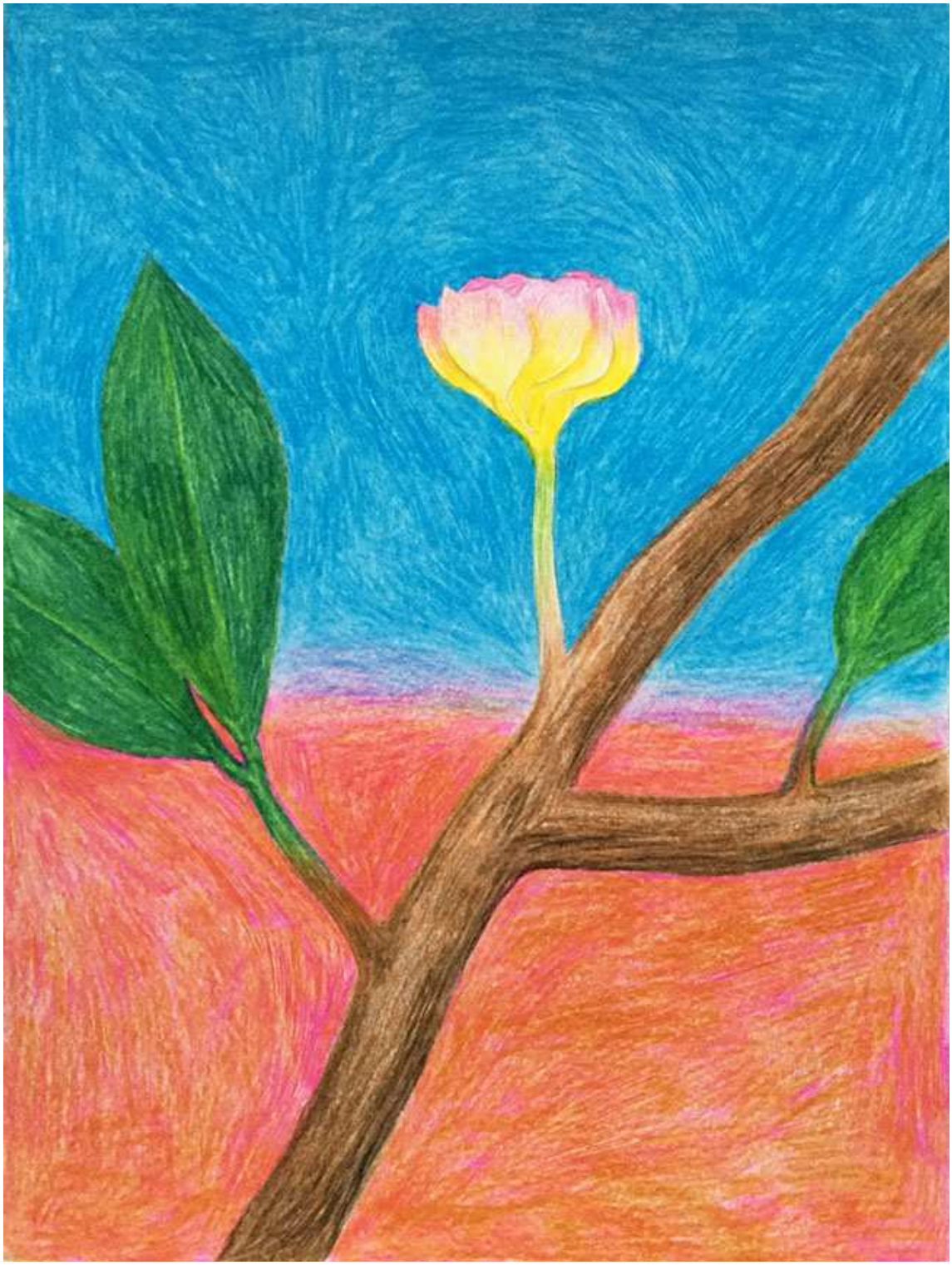
Lorsque l'arbre ne sera plus, l'échange perdurera. L'homme ira lire dans les veines du bois, dans la fibre, quelle forme, quel être, quel animal, appelle à être révélé. Et c'est encore le secret dessein de la nature qui animera la main du sculpteur.

Frédérique Oudin

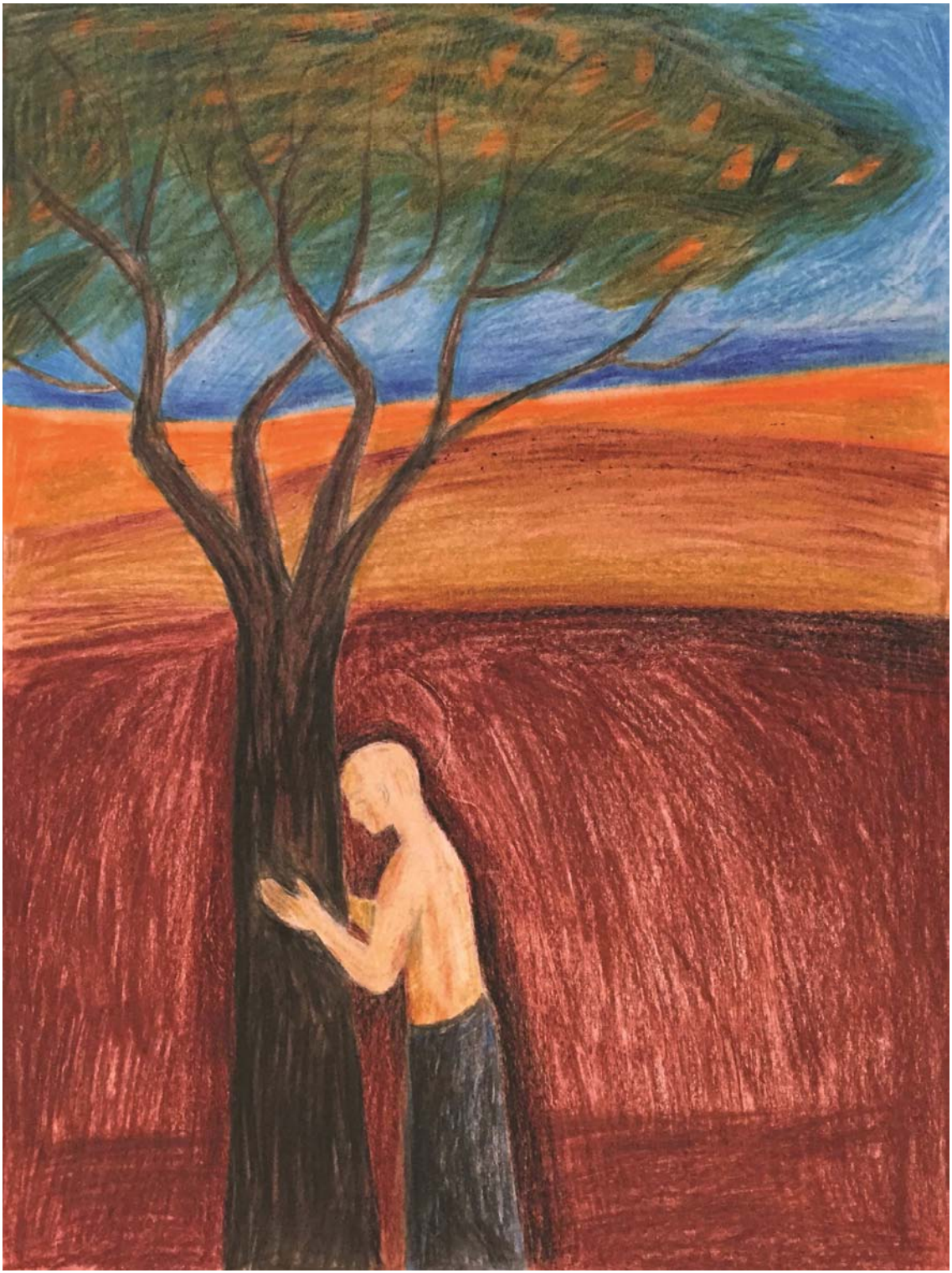
Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.

.

Crayon de couleur
sur papier,
32,5 x 25 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
32,5 x 25 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.

3.
L’irréversibilité

Un homme est entre deux espaces, sur une ligne de frontière matérialisée par un mur et une brèche dans la paroi, sans porte apparente. On ne sait trop s'il va vers la lumière ou vers l'obscurité. Ce qui est certain, c'est que, bien qu'apparemment libre de ses mouvements, il ne reviendra pas en arrière. Son attitude est pourtant simple et confiante. Sans résignation...

L'irréversibilité fait partie de notre quotidien et accompagne chacun de nos gestes, même les plus insignifiants. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut jamais faire revenir les choses comme elles étaient auparavant.

Quelle attitude avoir, donc, devant cette impossibilité à revenir en arrière ? Tel est le sujet de cette série de compositions.

GG

Fugit irreparabile tempus, écrivait Virgile dans ses *Géorgiques*... Le temps fuit de façon irréversible et, une fois passé, ne se rattrape jamais... Le physicien Rudolf Clausius définit la notion d'*entropie* comme le degré de désorganisation du monde. La théorie montre que toute activité, mécanique ou humaine, ne peut que l'augmenter. L'image habituellement donnée est celle du tas de sable piétiné par des enfants, qui ne recouvrera jamais sa forme originelle sans intervention extérieure.

Presque tous les jours, l'homme est confronté à des prises de décision, petites ou grandes, dont il sait pertinemment qu'elles ne sont pas réversibles, qu'un *point de non-retour* sera franchi et que rien ne sera plus comme avant. C'est franchir une porte dont on sait qu'elle se refermera définitivement derrière soi. Devant cet état de fait, l'alternative est de continuer à aller de l'avant ou de rester inactif, recroquevillé dans une nostalgie stérile. Le personnage figuré par Gilles Guias opte résolument pour la première solution, avec détermination et sérénité.

LD

Il est convenu de dire d'une chose qu'elle est irréversible quand une fois réalisée, il est impossible de revenir au point de départ : comme avant sa réalisation. Constatons que si cette chose est le temps qui passe, alors la vie elle-même est par nature irréversible et chaque souffle nouveau nous fait devenir autre. Mais plus modestement, si nous posons comme limite l'acte d'agir, en quoi cet acte pose la question de l'irréversibilité, de cet impossible retour ? En premier lieu, il semble que tout geste artistique puisse faire marche arrière. Le faire et le défaire pour mieux refaire est de mise dans l'art et l'œuvre achevée passe par ce processus de construction-reconstruction. Ainsi l'irréversible pourrait donc ne pas avoir d'emprise sur la création.

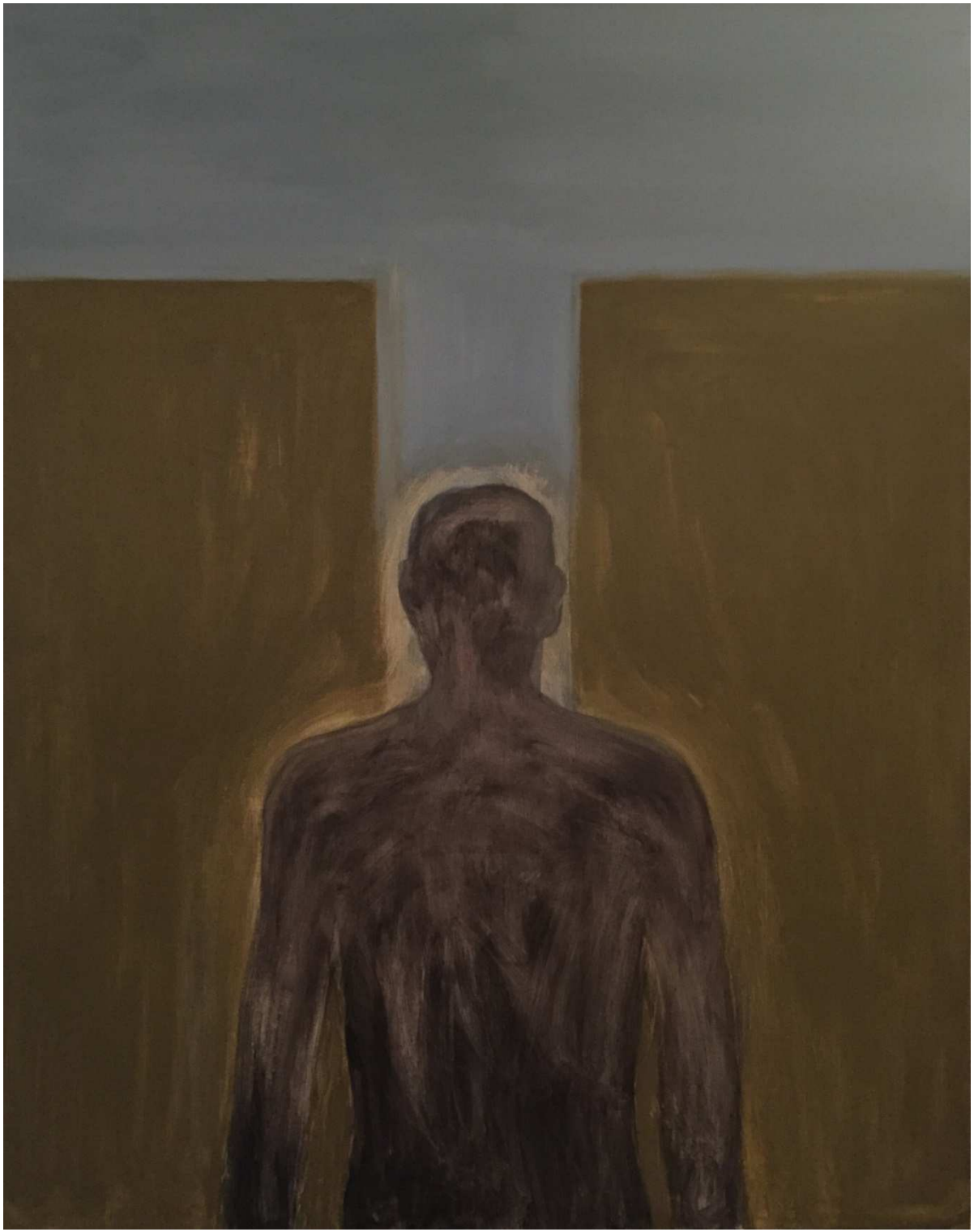
Force est de constater que la question de l'irréversibilité dans l'art reste toutefois pertinente. En effet si l'œuvre est le moment de vérité pour ceux qui la découvrent, combien de tentatives faudra-t-il réaliser pour arriver à son achèvement. Ces étapes successives font partie intégrante de l'œuvre et témoignent du processus irréversible de sa création.

L'artiste plasticien Gilles Guias nous propose une représentation de l'irréversibilité, cette chose importante comme il le rappelle à l'occasion de sa nouvelle exposition intitulée Les Choses importantes. *Et si l'irréversible était cette frontière de l'entre-deux, ce passage entre ombre et lumière, entre connu et inconnu, symbolisé ici par cet homme plongé dans cette atmosphère de clair-obscur. Ainsi l'homme, dès lors qu'il entrevoit une issue possible, semble ne plus pouvoir faire marche arrière. En s'engageant dans ce passage, le retour devient impossible et, ce, quel qu'en soit le prix. Comment ne pas faire référence ici à l'actualité de ces migrants qui, portés par l'espoir d'un ailleurs meilleur, choisissent d'emprunter le chemin de l'exil, parcours incertain, souvent tragique et toujours irréversible.*

Cet homme, où va-t-il ? Que cherche-t-il ? Est-il contraint ou fait-il un acte délibéré ? Quoi qu'il en soit, il semble déterminé. Comme pour signifier que la vie est façonnée par nos choix. S'engager, c'est prendre des directions qui comportent des risques. Comme tous risques, ceux-ci doivent-être mesurés mais sans cette prise de risque, ce pas vers l'inconnu, vers l'irréversible, le plus grand risque serait de ne pas vivre sa vie.

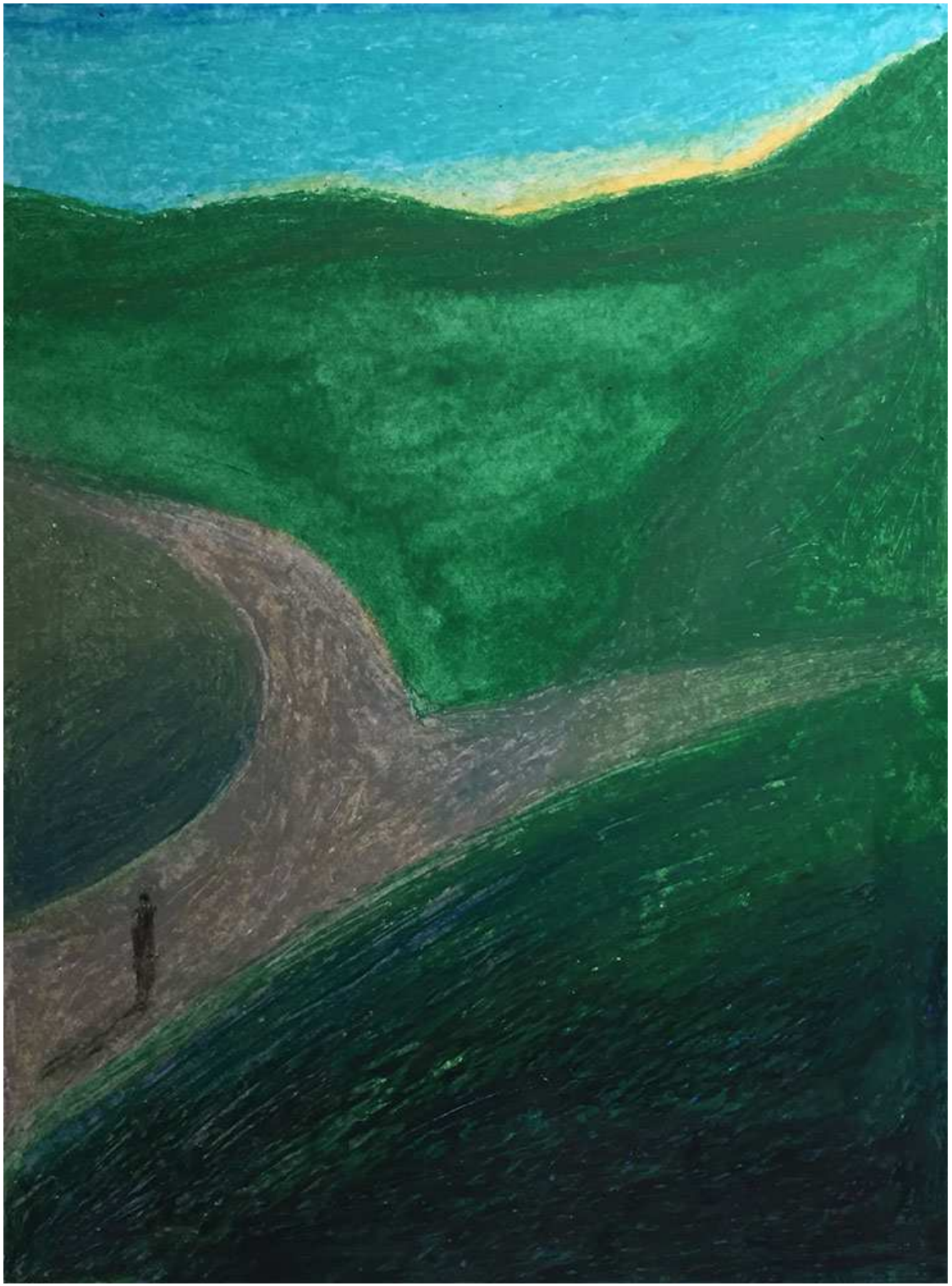
La peinture de Gilles Guias, en interrogeant l'irréversibilité, semble nous éclairer dans cette voie.

Patrick Delgado



Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.

Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.



Pastel
sur papier,
30 x 20cm.

Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.

4.
Le passé

Il ne faut pas prendre ce qui vient du passé à la légère… Même quand on est entièrement tourné vers le futur. Le passé fait partie de notre héritage culturel, génétique, affectif… Il aide à nous construire. Il nous pousse à aller de l'avant. Il nous oblige à réfléchir, à placer nos actions dans une continuité – ou dans une rupture – nourrie de toutes les étapes de l'histoire de l'humanité. Il ne faut pas confondre ce respect avec la nostalgie, attitude passéiste de renfermement sur soi-même.

Ma composition tente de mettre en évidence la fragilité, la noblesse et la grandeur qu'il y a à s'inscrire dans la descendance de ce que les époques révolues nous ont laissé de plus précieux.

GG

Lorsque la douleur et les revers
font surgir dans l'esprit
l'infime lueur de l'espoir insensé,
lorsque la peine éveille
l'âme à son miroir,
tu prends conscience, ami,
de ce que fut le passé,
de ce que sera l'avenir
et de l'infâme présent ;
le halo vivifiant des souvenirs chéris
fait toujours pencher la psychique balance
vers ce qui a été et ne le sera plus.

LD (in *Catalogies*, 1966)

Le mystère plane sur ces mises en scène figuratives. Au fil de la composition, des formes intransigeantes et usurpatrices de l'espace se dévoilent. Ces apparitions mouvementées sont incarnées par des corps et des visages d'hommes ou des arbres incandescents. L'être, nullement accompagné, s'intègre seul aux fonds texturés et s'imbibe au passage de certains tons de la palette. Parsemées sur le reste de la toile, les couleurs viennent à leur tour circonscrire la figure. Dans certains cas, pourtant, figures et fonds ne semblent faire qu'un.

C'est la main de l'artiste qui peint à même la matière, les doigts estompant l'acrylique ou le fusain. La substance vacille, tremblote à en devenir vibrante. Dans une sorte de brouillard monochrome, Gilles Guias estompe des formes quasi subliminales. Leur réalité n'en demeure pas moins palpable.

Les figures sont les protagonistes d'une vie passée, d'une vie qui fût ou bien d'une vie en train de passer. Un sentiment de nostalgie teinté de sérénité se dégage ici. Les souvenirs antérieurs sont gravés sur un tronc d'arbre, une photographie en noir et blanc. Tantôt heureux, tantôt sinistre, le temps qui passe et trépasse, la gloire d'antan est à jamais révolue. La place est maintenant occupée par la sénescence. Ce sont des êtres séniles, livides, mais plaisants et souriants qui habitent les lieux. La fragilité temporelle reste inéluctable.

Les portraits d'hommes en fin de vie, assemblés à ceux d'arbres renaissants pourraient fonctionner tels des diptyques. D'un côté, l'effigie d'un individu sur fond de noirceur et de terre de Sienne, de l'autre l'image d'un arbre crayonné, accolé à la matière bleue-grise... Ici, un vieil homme accoudé au tronc et là, des feuillages brillants vus en contre-plongée. Une iconographie logique semble se profiler. Les futures cendres de l'Homme semées au pied de l'Arbre vont-elles ressusciter au-delà des racines ?

En faisant le choix d'une figuration simple, Gilles Guias ne signe pas pour autant un style naïf. Ses inspirations primitives proviennent avant tout du sous-continent indien, arpenté à diverses reprises. Ses personnages sont le résultat d'expérimentations plastiques ; des premiers collages aux compositions lyriques, jusqu'à l'apparition de figures sortant d'un néant abstrait.

Un dessin aux allusions stylistiques infantiles ne serait-il pas la preuve d'une réincarnation juvénile d'êtres en quête de réminiscence ?

Lara Tournemire

Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.

Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.

Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.

Pastel
sur papier,
30 x 20 cm.

5.
La transmission

Que laissera-t-on de notre monde à nos enfants ? Que retiendront-ils de nous, de nos actions ? Laissera-t-on se rompre le fil qui, de génération en génération, nous relie aux premiers humains et assure la continuité du transfert de la sensibilité, du savoir et de la sagesse ? Planter un arbre est un signe de confiance dans l'avenir. On le fait pour les générations futures. Ménager l'eau, source de vie, est un acte de générosité envers la postérité…

C'est cet inexorable et nécessaire flux en avant, vers l'avenir que j'ai voulu signifier à travers ces compositions… Mais en restant dans un registre excluant toute grandiloquence…

GG

Partir à l'aube,
partir à l'autre bout du monde,
laisser derrière soi les regrets de la vie,
délaisser à jamais ses médiocres saisons,
changer de pays, voir de nouveaux rivages,
scruter les cieux d'innombrables contrées,
voir les humains vivre d'autres vies,
découvrir les mirages du désert insondable,
chanter aux sourds, parler aux muets,
donner des yeux à l'aveugle,
sentir son cœur se vider lentement
au contact des siècles,
se laisser engloutir
dans l'immensité des mers.

Mais, le soir,
revenir voir les enfants jouer,
le marchand de ballons,
les nourrices aux landaus
et le Parc Monceau.

LD (in *Poésies incomplètes*, 1966)

Mon cher fils,

mes paroles sont des échappées – échappées-belles, dirais-je si j'avais mon mot à dire – vers le passé, entendras-tu dire, comme une faille dans notre époque qui ne peut souffrir que sa propre fuite en avant. Moins qu'une faille, une fissure, une lézarde imperceptible pour celui qui refuse de s'arrêter.

Je pourrais concentrer mon amertume, exploser et te bloquer devant l'éboulis de mes colères, tempêter, appeler l'orage et me foudroyer, moi et mes mots, et n'avoir plus à t'offrir qu'un tas de cendres froides.

Je pourrais imposer ma Loi – quelle illusion ! - et n'être plus qu'un fardeau, qu'une souffrance, une manière de rester à demeure, en toi. Le couteau et la plaie, prompt et vive.

Pour éviter d'être pour toi un châtiment, le plus simple serait de fuir. Je t'abandonnerais au colosse, au monstre qui te sourit en te happant avant de t'avaler, tout en te laissant croire qu'il est, lui, l'offrande. Sois conscient que tu es la victime sacrificielle de la grande cérémonie quotidienne de l'adieu à tout ce qui ne demeure pas, tout ce qui s'oublie avant même d'être su. C'est-à-dire tout.

Je ne peux rien contre les Titans du jour sans lendemain qu'on a libérés du fond de leurs Enfers.

Cependant, je peux te voler un instant et lutter avec toi contre le vent, t'apprendre à t'arc-bouter pour marcher à rebours.

Sors un instant du torrent froid de l'époque. Accroche-toi, rien qu'un instant, au granit de mon témoignage, quitte à t'y blesser les doigts encore trop tendres. Rejoins-moi sur la rive. Le brouhaha des rapides pourra couvrir mes paroles par moments. Mais, il ne les emportera pas. Elles ne sont pas pierres qui roulent.

Juste un instant. Viens avec moi qui suis à tes côtés dans mon humilité et ma prétention d'homme, enivré par sa paternité. Traversons ensemble les dunes prêtes à s'effondrer où le plus convaincu des pas n'aura jamais la dureté du fossile. Ensuite, avec discrétion malgré notre marche soutenue, nous abandonnerons ces plages où même les vieillards construisent des châteaux de sable.

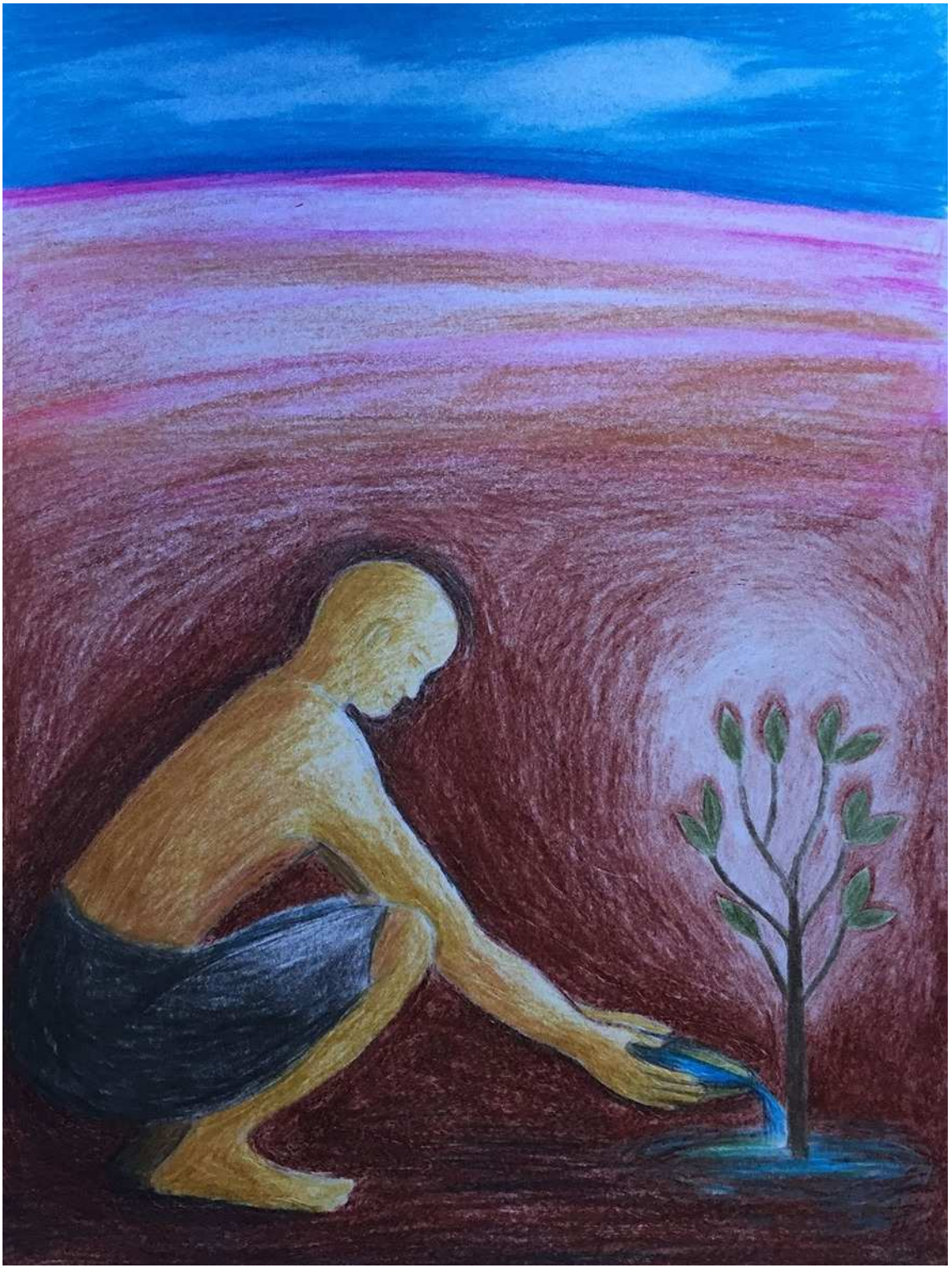
Nous trouverons refuge au fond d'une grotte connue de nous seuls. Je t'apprendrai en ce lieu à écouter l'écho infini de ton propre cri d'espoir qui résonne avec ceux d'autres fous déserteurs. Je t'apprendrai à tracer dans un crachat d'ocre l'ombre de ta main ouverte.

Philippe Menestret

Acrylique
sur toile,
200 x160 cm.

Pastel
sur papier,
30 x 20 cm.

Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.

6.

Le couple

Le couple est, depuis l'origine de l'humanité, le noyau central et le ciment de toute vie en société. C'est pour souligner cette primauté que j'ai ressenti le besoin de sortir du cadre bidimensionnel de la toile pour donner à ce thème une présence plus forte en recourant à la sculpture.

Je veux exprimer ici qu'une saine vie de couple se construit sur la proximité, sur le partage d'une même direction, mais aussi sur l'acceptation d'une liberté réciproque et sur l'autonomie de chacun des deux partenaires. C'est ce que l'attitude de mes deux personnages, séparés mais proches, veut exprimer.

GG

Être simultanément **deux** et **un**, tel est le secret des couples qui durent. Partager des projets communs, tout en respectant l'individualité et la liberté de chacun... Ne pas confondre amour et possession... Viser le même objectif sans nécessairement passer par les mêmes étapes... Respecter les deux individualités et leurs propres chemins de créativité... Préférer la conjugaison des différences et des complémentarités à l'uniformité... Comprendre que, dans un alliage, tous métaux sont indispensables et contribuent, chacun à sa manière, aux propriétés de l'ensemble... Tels sont les messages que ces deux effigies parallèles, similaires mais différentes, partageant là une maison commune, mais chacun à sa façon, veulent nous faire comprendre...

LD

L'entre-deux êtres

Un homme et une femme regardent droit devant eux. Chacun assis sur son piédestal, est perdu dans ses pensées. Sont-ils similaires, contraires, ou complémentaires ?

Être deux, c'est regarder dans la même direction tout en restant soi-même, c'est être présent sans être étouffant. Par le prisme de ce couple en terre qu'il a modelé, Gilles Guias nous invite à une quête de l'harmonie au sein de celui-ci. Leurs silhouettes droites, nobles, les traits fins rappellent certaines œuvres égyptiennes. À l'aune de ces dernières, le duo ne partage pas le même socle, ni ne se touche.

Déclinée sous diverses formes, l'allégorie du couple traverse toutes les ères de l'histoire de l'art. Il reste un thème universel, riche, fascinant et ô combien intemporel. Après une pause d'une dizaine d'années, l'artiste a ressenti la nécessité de créer une version en volume pour que le public gravite autour et découvre les diverses facettes de ces deux personnages, nous invitant ainsi au questionnement. Que se passe-t-il de l'autre côté de la face ?

La quête de sens du lien

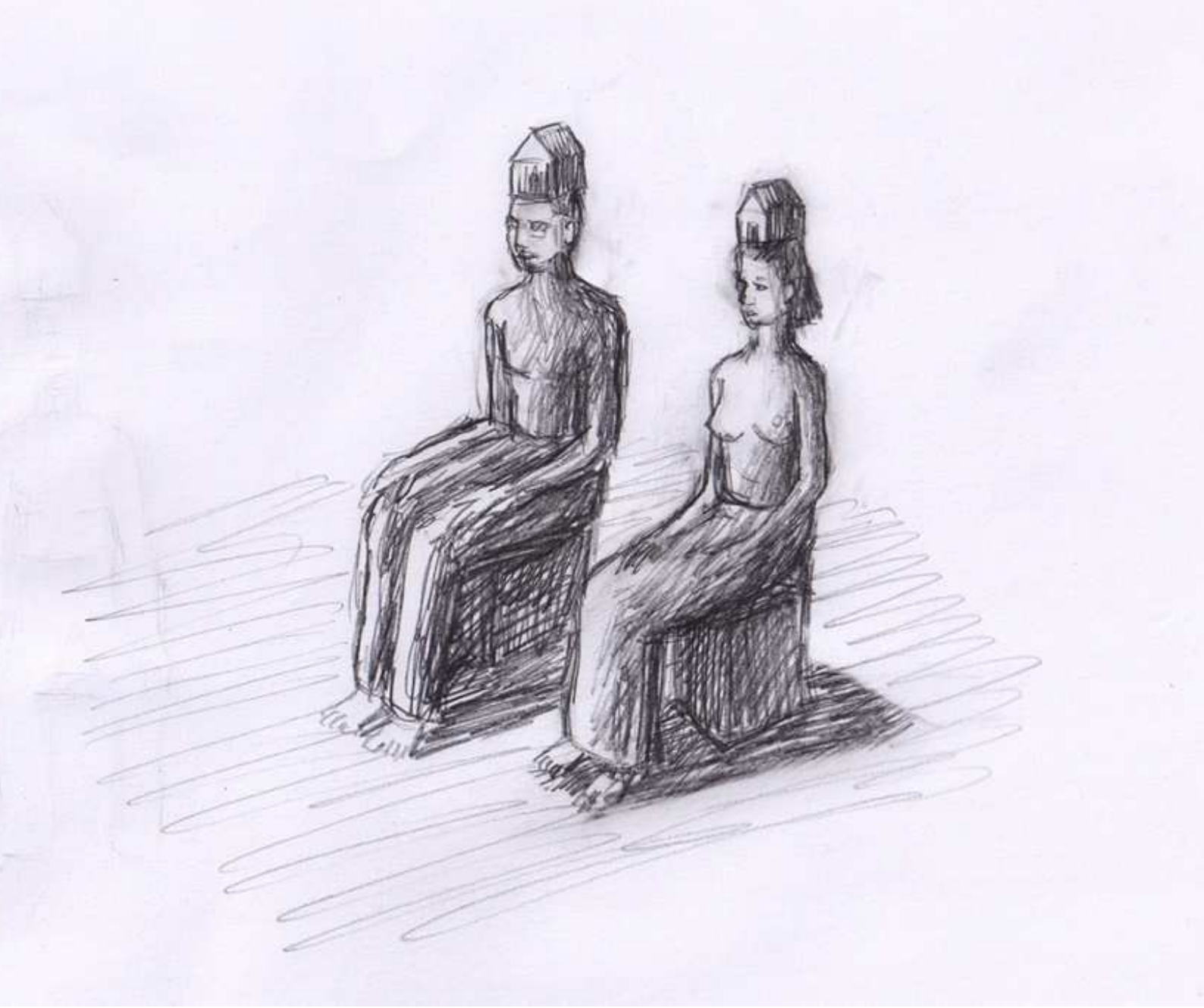
Cette double sculpture renvoie à des représentations de couples célèbres, traitant de la fusion de deux êtres, Adam et Ève, Éros et Psyché, « The King and the Queen » d'Henry Moore, ou de la solitude avec l'autre, comme ceux d'Edward Hopper. Gilles Guias, quant à lui, a façonné un couple éveillé dont émanent la sérénité et la confiance. La maison – symbole de l'imaginaire, des projets et du foyer –, posée sur leur tête, est portée de la même manière. Il existe un espace entre eux qui pourrait sembler de la froideur, mais ne s'agirait-il pas plutôt d'un respect, d'une liberté, qualité nécessaire à la pérennité du couple ?

Selon la sensibilité de chacun, ils pourront évoquer un couple de divorcés restés en bon termes, ou encore un couple « seul à deux », individualistes, deux personnages solitaires, la tête dans leurs pensées (monde virtuel ?). Mais revenons sur la notion de complémentarité, l'homme égal à la femme, comme dans tout couple harmonieux où les deux avis sont importants. L'expression de leur visage est assez neutre. Par moment, on pourrait percevoir un sourire de l'homme et un plus timide sur le visage de la femme. Leurs pieds sont bien ancrés dans le sol. Ce beau couple, à l'élégance rare, incite à la réflexion, mais aussi à des questions sur leur devenir. Il symbolise l'avenir. On les sent capables de s'aimer, de se soutenir, d'accepter leurs différences, d'avancer ensemble. C'est tout simplement l'art de vivre, tradition philosophique ancestrale, privilégiant le sentiment amoureux.

Par son émouvante tendresse, sa poésie, la sculpture sensitive de Gilles Guias offre de multiples libertés d'interprétations. Chaque individu peut, en la contemplant aller à l'essence de l'être, de l'humanité et pourquoi pas apporter des solutions, des rêves aussi. À chacun de créer sa légende, seuls à deux, ou peut-être plus proche de l'autre à jamais…

Fabienne Durand

Bronze, 34 x 47 x 45 cm.



Mine de plomb sur papier, 21 x 29,7 cm.

7.
L’attention ou la concentration

En notre monde où le *zapping* est devenu monnaie courante, la concentration et l'attention ont perdu toute valeur. Ce sont, cependant, des notions essentielles, sans lesquelles aucun projet durable ne saurait être mené à son terme. Cette indispensable attention, cette nécessaire concentration, s'appliquent à la réalisation de nos projets mais aussi à notre comportement vis-à-vis de nos proches et de personnes plus lointaines, qu'elles soient dans le besoin ou non...

Être attentif aux autres, se concentrer sur leurs idées, problèmes ou solutions, est le moyen le plus sûr pour se construire soi-même.

GG

Tous nos sens sont en permanence sollicités – voire agressés – par notre environnement quotidien. Le plus souvent pour des informations de peu d'importance, quand il ne s'agit pas de pure désinformation. Comment faire le tri ? Comment concentrer son attention sur ce qui est important, vital, et négliger le reste ?

La proposition de réponse de Gilles Guias est de revenir aux fondamentaux, à l'essentiel, à ces petites choses bêtes que la pression du quotidien et les fausses urgences tendent à nous faire négliger. Aussi simple – ou difficile – que de transvaser de l'eau d'un récipient dans un autre...

Se concentrer sur les *Choses importantes*, c'est aussi le thème général de ce projet. La concentration réveille l'attention... Attention aux choses mais aussi et surtout aux autres, base de toute vie en société...

LD

Notre œil se pose un instant, toujours trop rapide l'instant, craignant toujours d'être avalé par le temps. Allez, un petit effort, répondons à cette invitation : regardons, avec attention, La Concentration. Gilles nous prend par la simplicité : les couleurs cintrées ne nous divertiront pas, les gestes simples ne nous distrairont pas. Le message est limpide, nécessaire, qui s'écoule, versé par un démiurge patient et précautionneux.

Gilles s'interroge et nous invite généreusement à nous poser ici et maintenant. Quelle est la question ? Le temps, rien que le temps...

Revisiter le passé et deviner l'avenir sont deux fictions que nous caressons parfois de nos nostalgies ou de nos peurs. Nous avons même imaginé retenir sa course implacable et cru que nous y réussissons presque avec notre mode de vie hyper-connecté qui, grâce à la simultanéité des rapports, des échanges et de l'information en temps réel, nous en sert l'illusion à travers des écrans de plus en plus mobiles et minuscules. Avec ce temps mis en poche, on finit par croire qu'il nous appartient !

En vérité, nous le poursuivons sans cesse ce satané temps, et menons contre lui une course vaine et prétentieuse. Cessons ce combat dérisoire et inutile qui nous morcelle et nous dilapide. Parce que notre pensée y gagne en nombre – et en parasites – ce qu'elle y perd en profondeur et en essentialité...

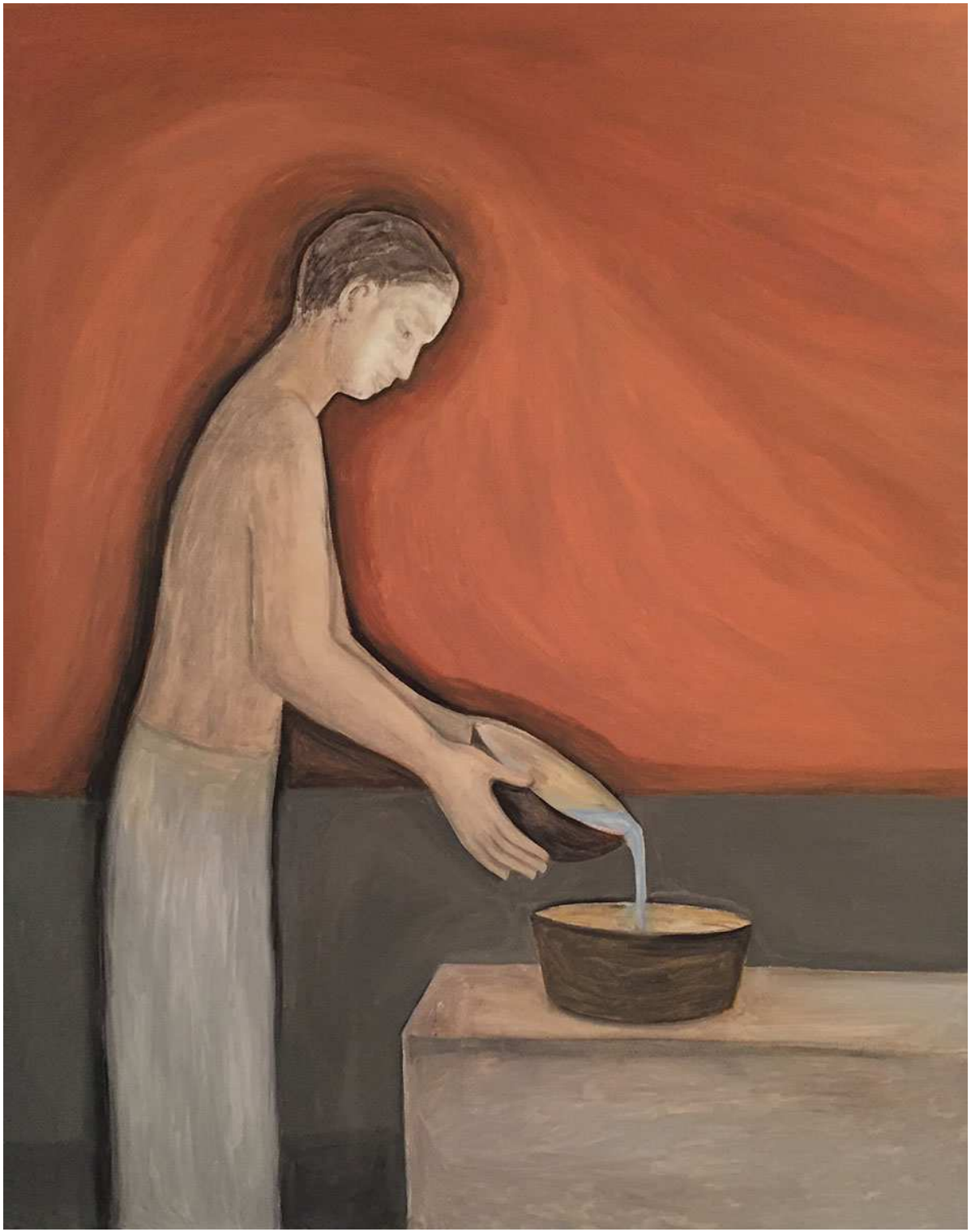
Gagner du temps est une stupidité chimérique de la modernité, en perdre serait une offense à la communauté laborieuse et productive.

Mais Gilles s'en fiche... Contemplez, il en restera toujours quelque chose, nous souffle-t-il à travers le calme et la sérénité de ses tableaux.

L'eau, parfait symbole du temps qui file, qui coule, parfait dessin aussi de notre dessein courant, nous emmène de la vie à la mort, parfaite illustration paradoxale de la méditation par captation de l'attention, ce filet azur et sa silencieuse musique, laisse contempler le spectacle du flux de l'eau qui nous lave du superflu.

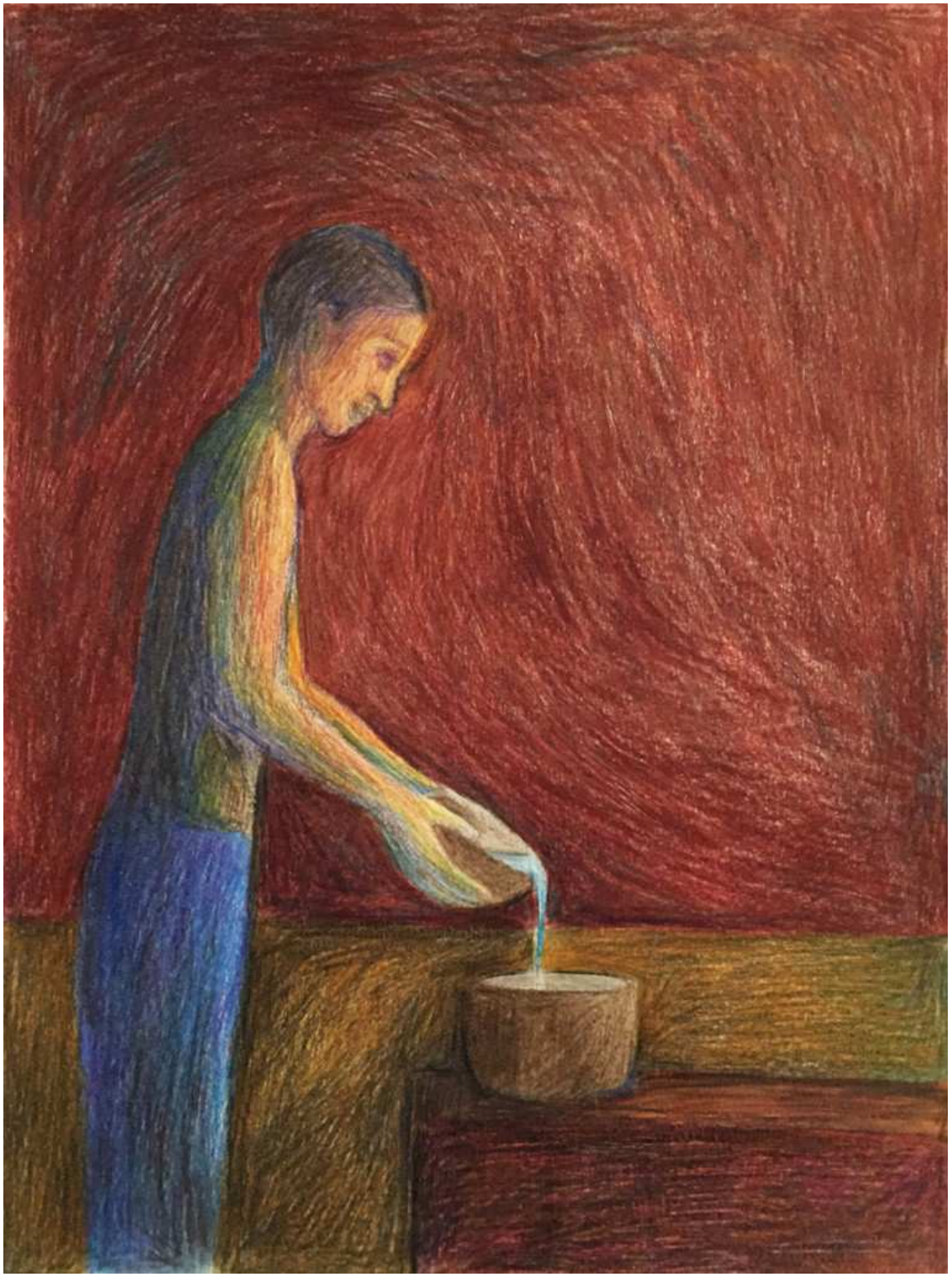
Alors enfin, nous voici au centre du monde et de nous-mêmes : concentrés.

Corinne Kuperberg

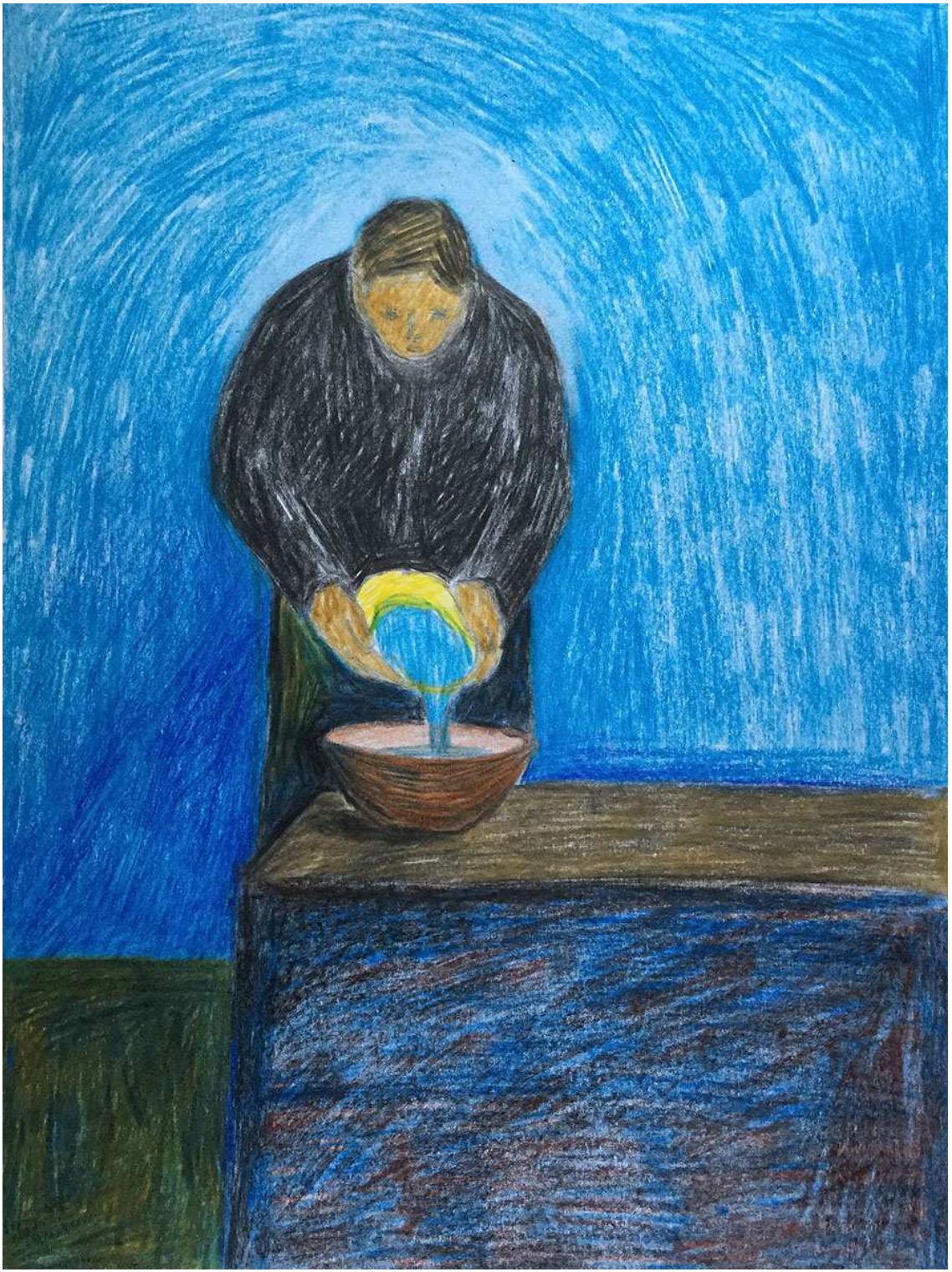


Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.

Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
32,5 x 25 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.

8.
Le courage

On confond trop souvent courage et héroïsme. Le courage se retrouve souvent dans les actes les plus insignifiants, chez des gens qui n'ont rien du profil des héros... À moins que ce ne soient de ces « héros du quotidien » que l'on trouve un peu partout dans notre entourage. Qu'est-ce qui porte toutes ces personnes à poser des actes courageux ? Comment se décident-ils ? Quels sont les sentiments qui en résultent ?

Ce sont à ces questions, et à bien d'autres encore, que ces peintures tentent d'apporter des éléments de réponse. Éléments qui n'ont rien de définitif, mais qui se veulent incitatifs à une réflexion sur ce thème...

GG

Périclés :
Il n'est point de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage.
Aristote :
Le courage est la première des qualités humaines car elle garantit toutes les autres.
Vauvenargues :
Le courage est la lumière de l'adversité.
Euripide :
Le courage n'est rien sans la réflexion.
Jaurès :
Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire.
Ésope :
Les hommes ont souvent moins de courage pour affronter les petits ennuis que les grandes catastrophes.
Clemenceau :
Il faut savoir ce que l'on veut. Quand on le sait, il faut avoir le courage de le dire ; quand on le dit, il faut avoir le courage de le faire.

Il y a un peu de tout cela dans l'allégorie du courage que nous livre Gilles Guias.

LD

N'obéissant qu'à son courage

Le courage possède cet aspect du grandiose dans ce qu'il a de plus ordinaire ; souvent discret, petit, muet, il opère dans le silence de son accomplissement : sans ordres. Le courage n'est pas la gloire. Le courage est mince, ténu, inaudible, précaire, glissant. C'est de la paille de marbre. De l'intérieur, abstrait, il se transforme, polymorphe de nature, en actes, gestes, paroles.... marathonien où sprinter. Le courage est une transformation, une chirurgie interne, un virus transmissible. C'est autant une mue qui ne change pas de peau qu'un renversement brutal. Un a priori qui saute, une idée qui se révolte, un sentiment qui explose, une raison qui s'exerce, un horizon qu'on arraisonne.

Passer par les ténèbres les plus sombres, se sentir dans une fatalité, se cloîtrer dans l'impasse, s'apprêter à emprunter un chemin inconnu, voir les limbes de l'inaction, être étranglé par l'angoisse, se sentir rouler dessus par le danger, plier sous le poids de l'inévitable menace, être rongé par la crainte d'un futur, baigner dans la peur, être enseveli dans l'incapacité, voilà les chemins communs du courage. Le fait d'avoir du courage passe donc par en être dépourvu, peut-être. Ce paradoxe a la force de changer un être et de soulever des montagnes.

C'est une déclaration de guerre à la réalité, sans issue et sans vainqueur. Il est préférable de savoir mourir un peu, toi le courageux, avant de chevaucher ton corps imaginaire et bien réel. S'accomplir n'est pas si éloigné de s'imaginer. Que gagne-t-on à être courageux ? Essuyer un échec, devenir lâche, pouvoir tout perdre. C'est une force autant qu'une charge, une vertu autant qu'un manque.

Qu'apporte le courage ? La paix intérieure autant que l'altruisme. La joie sourde de faire face. C'est comme gravir un sommet lorsqu'on est au fond du trou. L'adversité dans la répétition de l'échec, du découragement, de l'abandon. Écrire l'histoire, son histoire, se rappeler de son cheminement, découvrir les paysages de l'autre, se tourner vers soi-même, en faire le tour, regarder ailleurs. Le courage appelle la vie, même dans la mort. Le courage est une petite chose qui parcourt de grandes distances, dans l'infinité des trucs et bidules.

Le courage, ne pas en avoir pour en acquérir. On ne naît pas courageux, d'abord on chiale, on tente de respirer, on appelle. On devient courageux dans le temps.

Ami, avant tous actes courageux, désespère un grand coup.

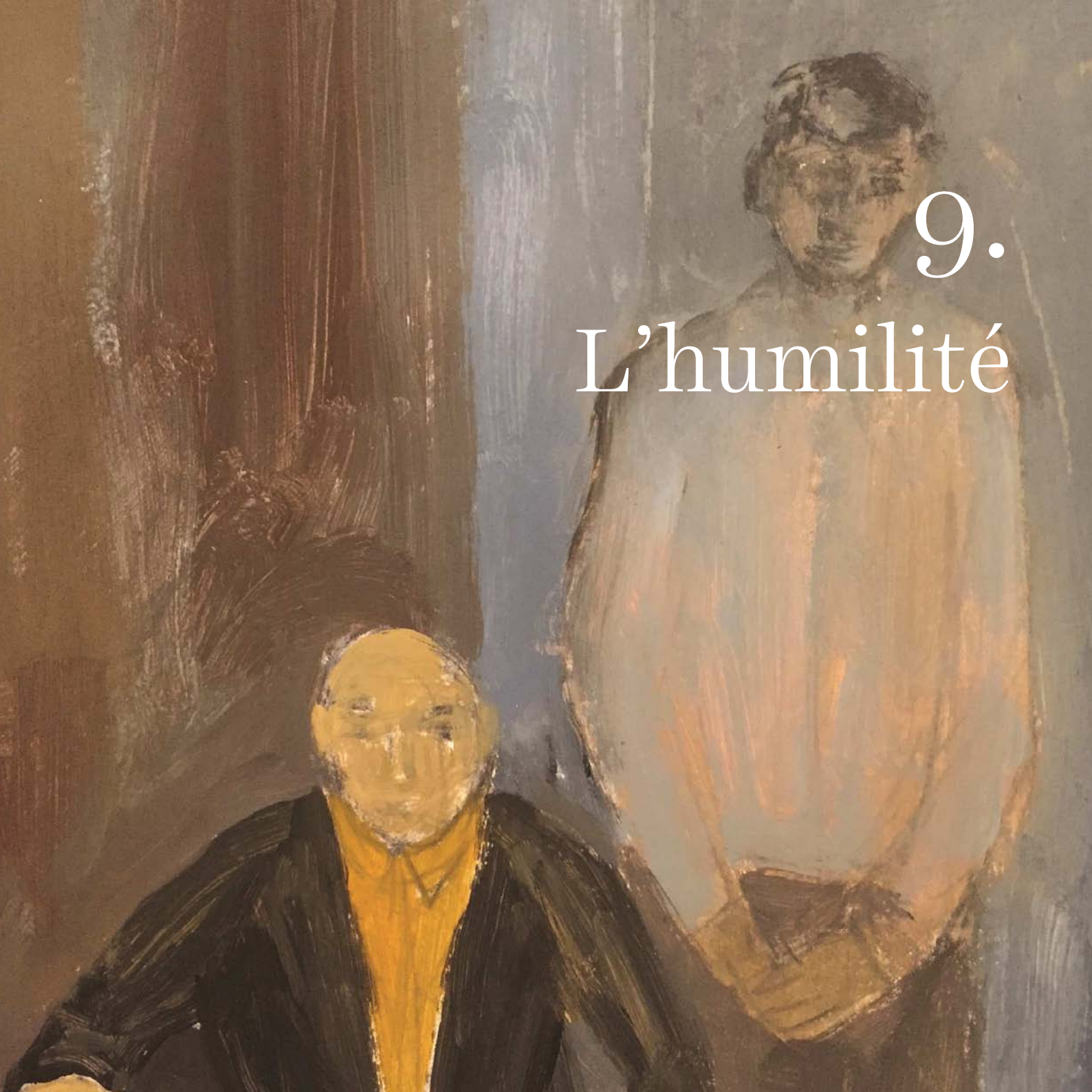
Andrea Siri

Acrylique sur toile, 160 x 200 cm.

Acrylique sur papier, 50 x 65 cm.

Acrylique sur papier, 50 x 65 cm.

Pastel sur papier, 20 x 30cm.



9.
L’humilité

Dans nos sociétés occidentales, l'humilité n'est plus vraiment une qualité mise en avant. Elle est même le plus souvent considérée comme une marque de faiblesse. C'est pourtant une attitude fondamentale dans tout processus d'apprentissage. Plus encore, c'est une force qui permet de gagner en objectivité, de prendre le recul nécessaire pour être plus efficace dans l'action.

Dans ma composition, le personnage le plus fort est le plus jeune, le plus humble, construisant sa force sur la base de l'expérience du plus âgé – un parent ou un maître – devant lequel il se fait humble et petit pour gagner en grandeur.

GG

Dans *La Pesanteur et la grâce*, Simone Weil écrit : « Dans le domaine de l'intelligence, la vertu d'**humilité** n'est pas autre chose que le pouvoir d'**attention**. » Attention aux autres, en premier lieu, vecteur de **transmission** du savoir et de l'expérience.

Trois des thématiques abordées par Gilles Guias dans *Les Choses importantes* sont donc très intimement liées. Quasiment indissociables...

LD

Deux personnages. Le premier est assis, la main lasse posée sur le coin d'une table, l'autre appuyée sur sa cuisse ; son visage est illuminé par une chemise jaune.

Derrière lui, à droite du tableau, un homme debout, dans une attitude d'attente placide. Il se tient en retrait, le visage dans l'ombre ; pantalon sombre et chemise claire, ses mains jointes comme celles d'un serviteur qui patiente.

Ce qui passionne Gilles Guias, quand il peint, c'est l'histoire qui va se raconter autour de ces silhouettes. Tentons d'en proposer une.

Les formes colorées du décor sont agencées à la façon des œuvres de Rothko. La scène est d'intérieur mais le bleu, derrière l'homme debout, nous ouvre l'espace vers l'extérieur. L'on comprend dès lors que l'enjeu du tableau se tient ici, autour de ce personnage du fond : il assure un lien entre cet espace intérieur, où est assis le premier

homme, et l'extérieur. C'est lui qui a donc la place la plus importante, malgré sa présence modeste dans la distribution des rôles : l'homme assis devrait pourtant concentrer l'attention du spectateur, puisque c'est lui qui donne l'impression de poser pour l'artiste.

L'image, dans son ensemble, me rappelle immédiatement certains autoportraits de Munch, dont le caractère tragique – du moins dramatique – s'inscrit durablement dans l'esprit : le climat, la mise en scène, l'allure des personnages. Les *personnages ? Se pourrait-il qu'ils soient deux représentations d'un seul et même homme ? L'un qui se met dans la lumière, tente de la capter, mais assumant avec peine son image officielle si l'on en croit les marques de fatigue (il a des allures d'Henri Michaux perplexe), et l'autre, plus intime, intérieur, dont la chemise blanche attire subtilement l'œil, dans sa raideur immuable d'homme qui attend, qui prend racine, en pantalon couleur de tronc, couleur de terre... Ce brun sombre réunit d'ailleurs nos deux hommes : c'est cette même teinte qui sert de fond derrière les jambes du personnage assis. Ils ont les pieds dans ce même humus, ce terreau nourricier où nous sommes tous appelés tôt ou tard à retourner. L'homme intime le sait, d'où sa posture discrète derrière l'homme sur la chaise.*

L'homme doit accepter sa condition, avec humilité : accepter de se trouver bas, près de la terre, selon l'étymologie du terme ; accepter, en conscience, de n'être finalement qu'un peu de boue, et d'attendre avec une sagesse placide l'heure du retour aux sources. En attendant ce moment, il nous faut meubler le temps de la vie, en peignant, par exemple, comme le fait depuis plus de trente ans, humblement mais avec une expressivité certaine, Gilles Guias.

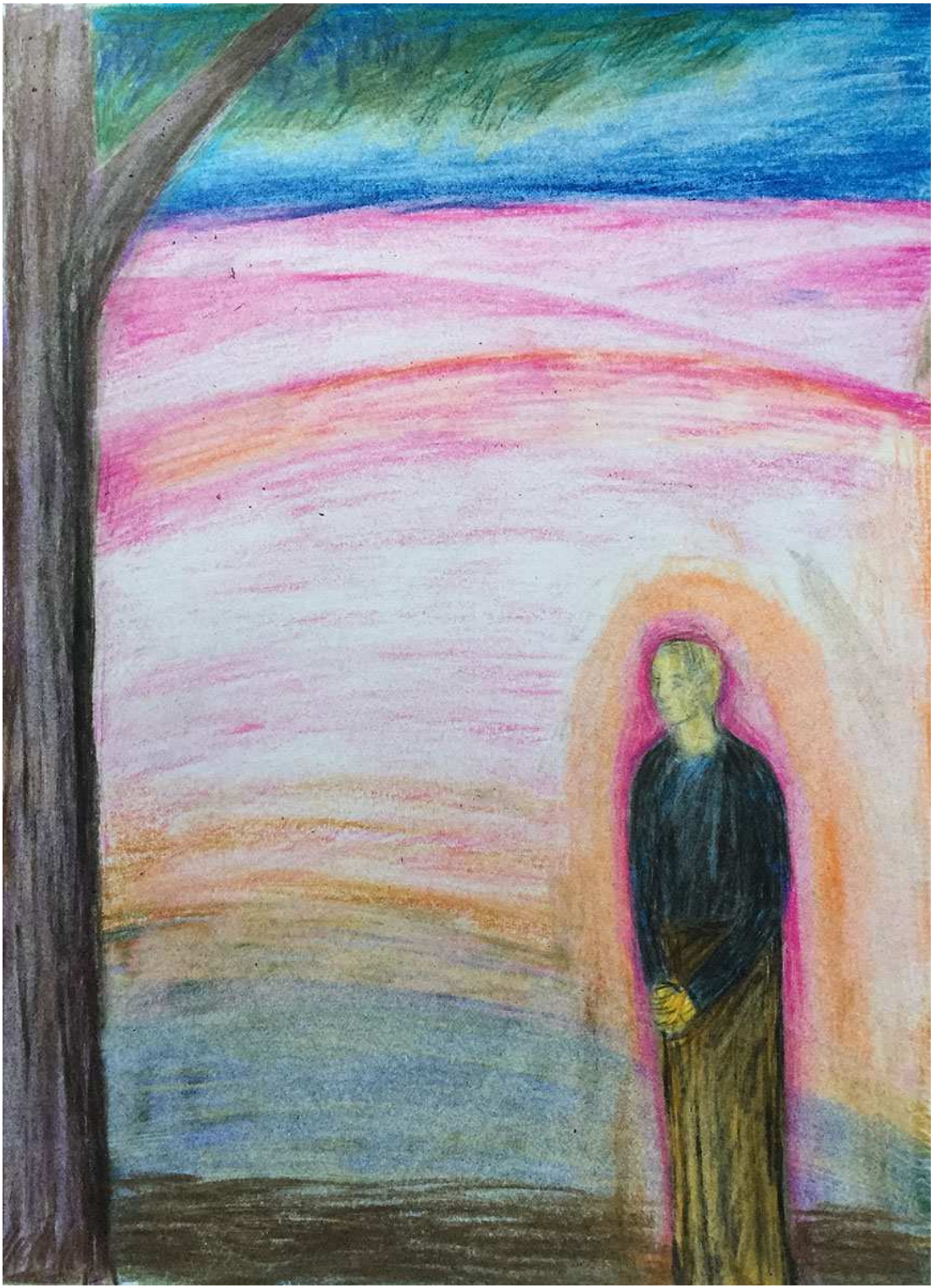
À travers cette scène simple, banale presque, l'artiste réinterprète avec une grande sobriété, à sa façon, l'éternel memento mori, en nous renvoyant à nous-mêmes, face à notre propre vanité. Comprenons-le bien : les « choses importantes » se cachent souvent derrière ce qui peut paraître anodin... ”

Jean-Henri Maisonneuve

Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.

Pastel
sur papier,
30 x 20 cm.

Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.



Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.

10.
Le don

Donner, dans le sens le plus noble de ce verbe. Donner de son superflu, de son nécessaire, de son temps, de sa présence, de ses biens matériels, intellectuels ou spirituels, de son être… Donner sans attente de retour… C'est probablement le plus naturel des actes humains… Et pourtant, si difficile, parfois, quand on est pris dans la spirale infernale de l'immédiateté de la vie, dans le tourbillon de l'égoïsme…

Ma composition sur ce thème tente de redonner à cet acte cette dimension de modeste gratuité qui en fait toute la grandeur.

GG

Ces deux mains serrant un bol offert, probablement rempli d'eau ou d'un autre liquide vital, veulent nous faire comprendre qu'il n'y a de don que gratuit et sans attente de retour. Elles illustrent ce propos de Cesare Pavese, dans *Le métier de vivre* : « Les choses gratuites sont celles qui coûtent le plus. Comment cela ? Elles coûtent l'effort de comprendre qu'elles sont gratuites. »
Gilles Guias nous invite à faire l'effort de le comprendre…

LD

À une époque où l'art arbore le revendicatif, pose le ton de l'agression, aime bousculer, faire chavirer son environnement – cela lorsqu'il ne porte pas atteinte à lui-même – Gilles Guias pose un monde tout autre où il choisit et laisse la place à ce qui importe. Au travers de son riche parcours artistique qui l'a mené de l'abstraction à la figuration, son cycle Les Choses importantes *ouvre un nouveau champ pour cette peinture narrative à laquelle il s'adonne désormais.*

Une composition claire et harmonieuse distribue une scène d'une grande sérénité. Au cœur d'un intérieur dépouillé et brossé de larges aplats nuancés, une

figure humaine, isolée et de profil, se penche et étend les bras, tenant en ses mains une écuelle posée au bord d'une surface plane et pleine se prolongeant à la droite du tableau. Au cœur de ce cadre abstrait, ce personnage semble se pencher pour offrir à un hors champ cette coupelle à la simplicité de Graal, baignée d'une lumière aussi douce qu'irradiante, et qui construit un axe pour une réflexion sur l'acte de donner.

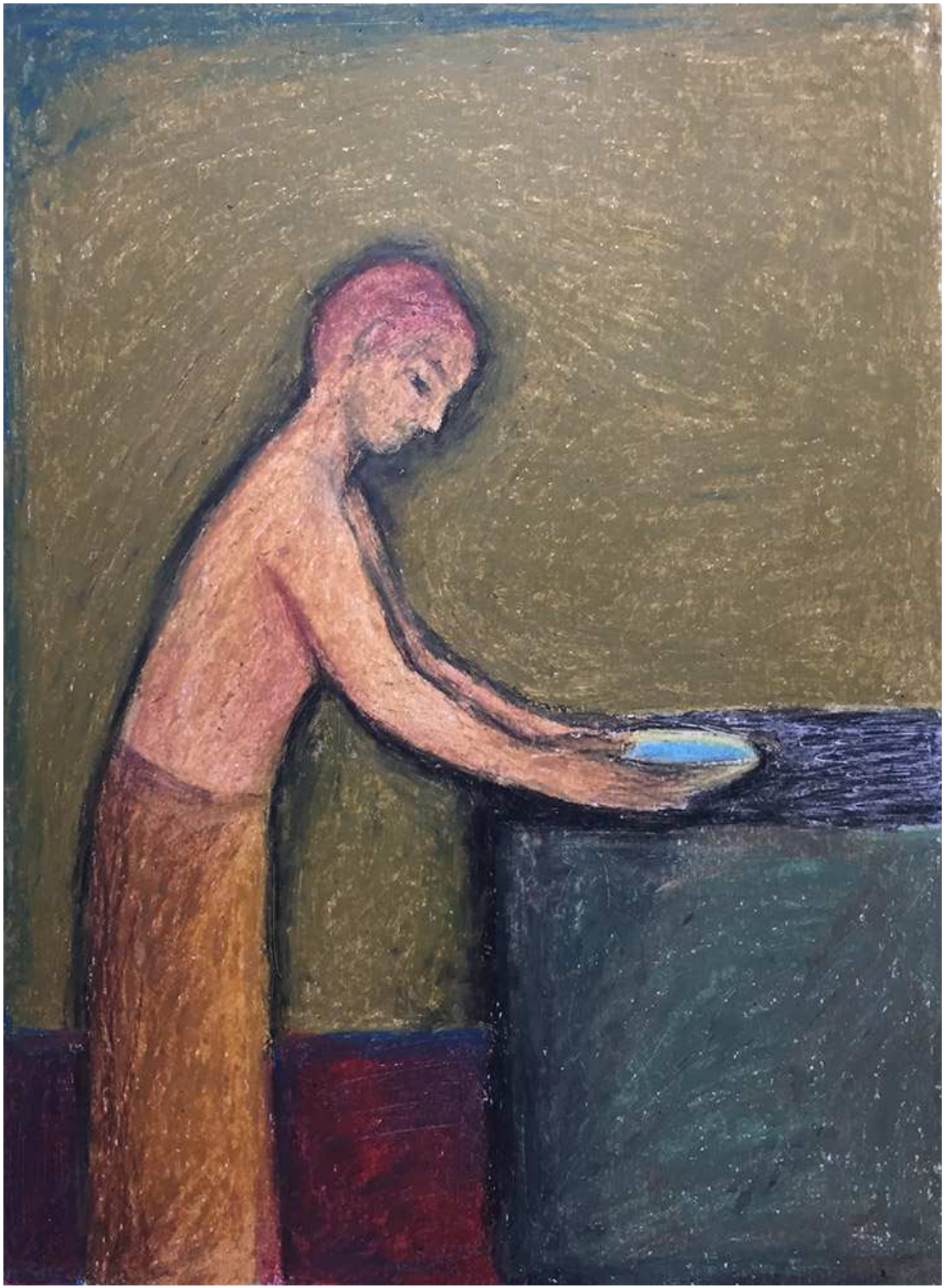
Se focalisant sur cette scène peinte avec tendresse et humilité, que voyons-nous exactement ? L'homme se penche, sans courber l'échine, étend les bras et les ouvre, tenant en leur bout une écuelle : ce geste de donner est, après tout, le même geste que celui de recevoir. L'écuelle est-elle offrande ou réceptacle ? L'homme est-il en train de donner, ou de recevoir ? De cette interrogation suit la constatation que, dans sa manière de représenter le don, Gilles Guias trouble les polarités de cet acte et les rend indiscernables, inutiles, hors sujet.

Aussi, il est un détail troublant : on ne voit pas ce qu'il y a dans la soucoupe. Malgré la légère plongée qui offre la vision de son ventre, on ne le voit pas car les mains le couvrent ; ces grandes mains, dont une tendre disproportion recouvre l'objet du don. C'est ici un don « sans objet », où le geste seul importe. Par ailleurs, ce geste est destiné à – ou donné par – un hors champ suspendu. En reculant, on constatera que nous ne voyons ni les jambes ni les pieds de ce personnage messager et représentant du don. Dans un sens, il apparaît que son objet, son origine, son enracinement tout comme sa destination n'ont pas d'importance, sont exclus. Ils sont exclus de la toile tout comme ils le sont de la notion même du don.

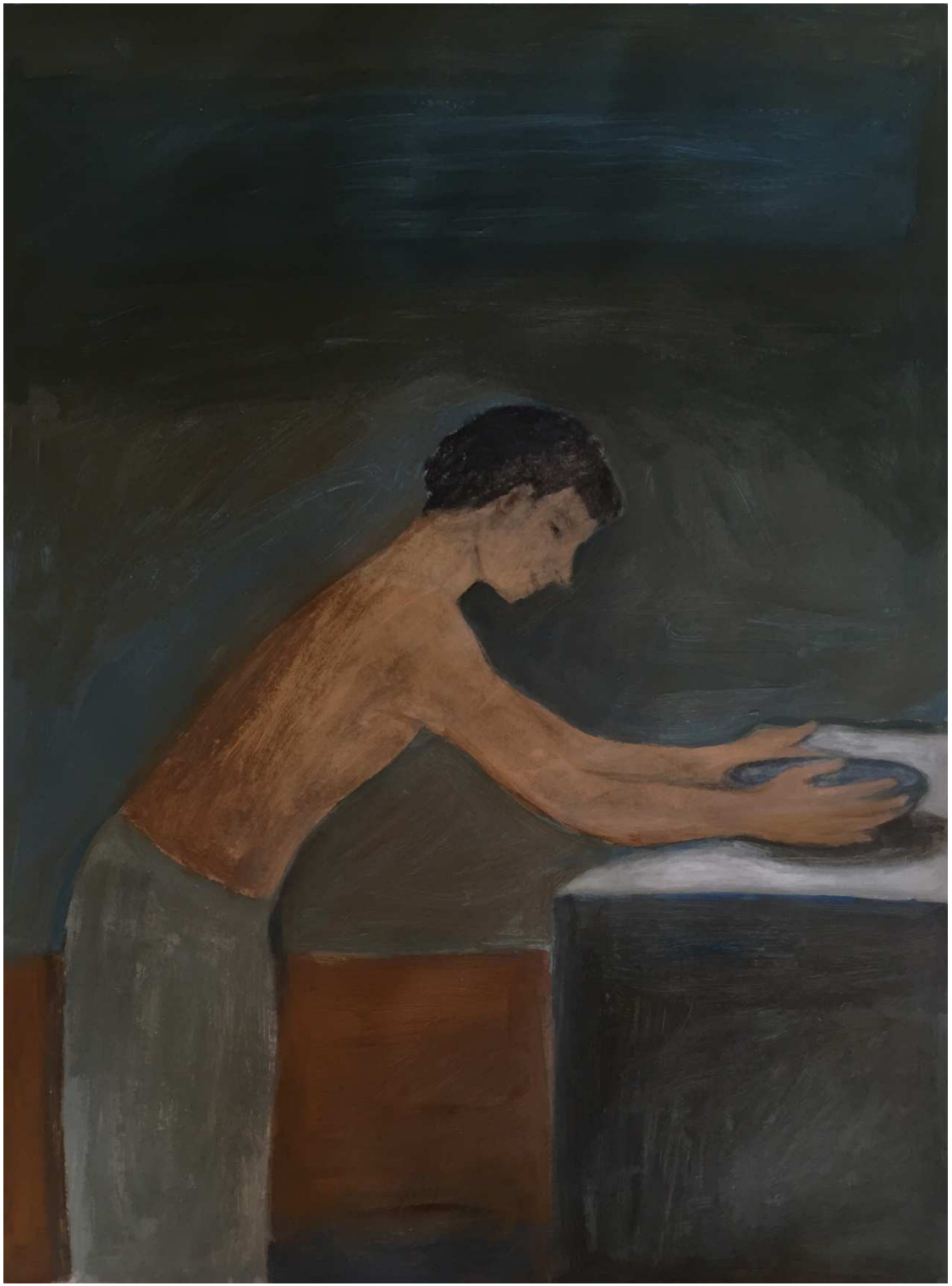
Dans le parcours de Gilles Guias, le Don fait ainsi acte d'une peinture qui, dans le chemin entre l'abstraction et la figuration, transcende l'homme en une forme archétypale, dans une figuration qui devient incarnation, et où le geste se fait signe. Le Don, tout comme l'univers de cette nouvelle production tendre, sereine et apaisée dont il est tiré, témoigne de l'humilité d'une peinture dont le langage est à même de formuler ces interrogations essentielles, tout à la fois personnelles et universelles, et se présente comme un lieu de passage, un moment entre méditation et réflexion.

Florence Joseph

Acrylique
sur toile,
200x 160 cm.

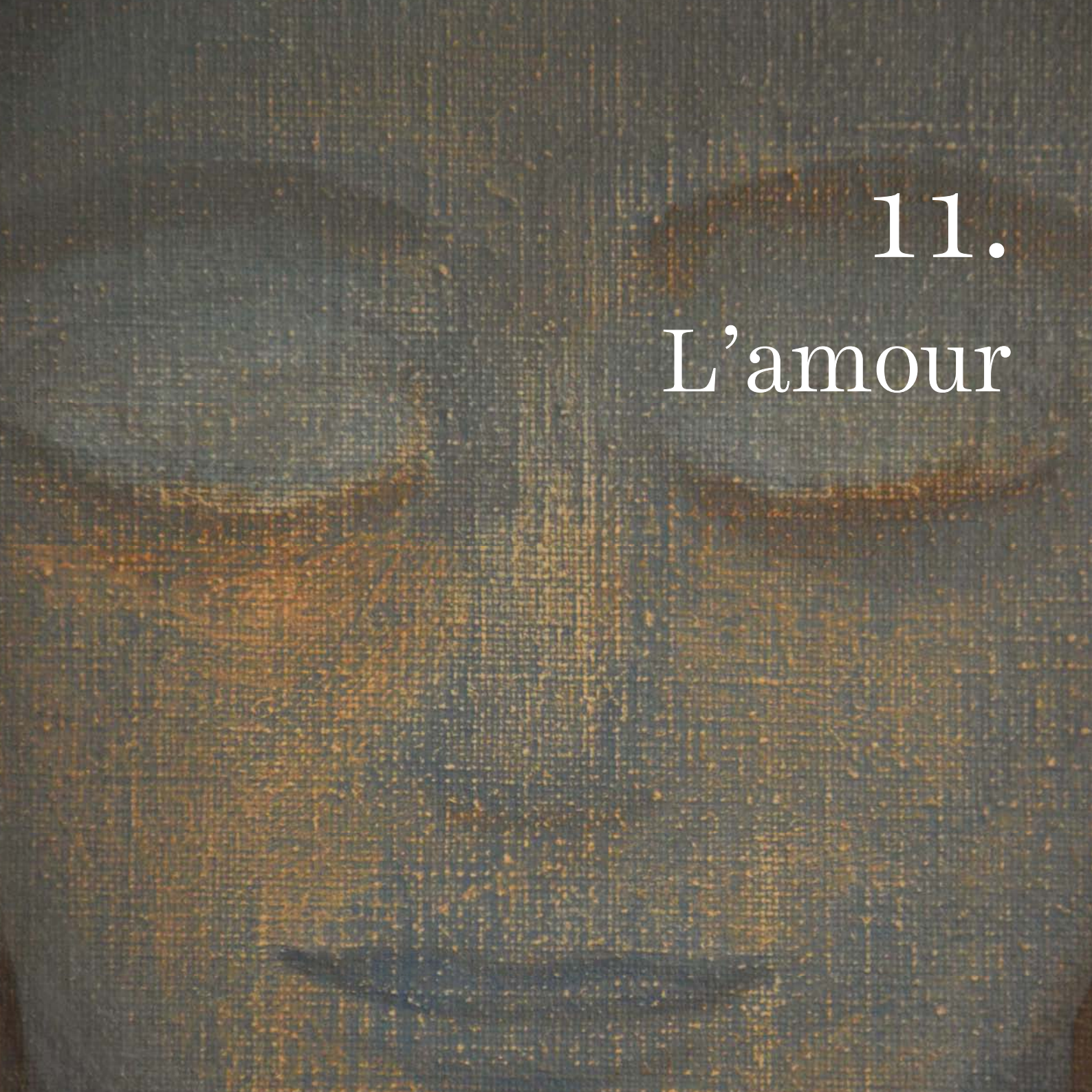


Pastel
sur papier,
30 x 20 cm.



Acrylique
sur papier,
65 x 50 cm.

Crayon de couleur
sur papier,
40 x 30 cm.



11.
L’amour

Le mot *amour* est sur toutes les lèvres, dans la plupart des refrains à la mode, dans tous les romans de gare… Partout… Et pourtant, il a perdu bien de son sens, pour ne devenir que l'expression de la rencontre de deux épidermes, un acte sexuel… J'ai voulu, dans ces œuvres, redonner au mot *amour* son sens initial, celui d'une communion de deux esprits, de deux sensibilités, dans le respect de leurs individualités.

Mon personnage, les yeux fermés, comme retourné vers l'intérieur de lui-même, veut donner à l'amour cette dimension supérieure que le langage de tous les jours lui dénie.

GG

Les Grecs anciens disposaient de quatre mots pour traduire les concepts qui sont désignés, en français, par le seul mot *amour*. La *φιλία* (*philía*) s'appliquait à l'amour bienveillant, à l'amitié, au plaisir de la compagnie. La *στοργή* (*storgê*) couvrait l'affection ou l'amour familial. L'*ἔρως* (*érôs*) désignait l'amour naturel, physique, charnel. L'*ἀγάπη* (*agápê*) définissait l'amour désintéressé, universel, inconditionnel, divin.

Il y a un peu de ces quatre notions dans la peinture de Gilles Guias, mais le quatrième sens semble prévaloir sur les autres et les transcender. Plus encore, ce personnage, comme en suspension entre ciel et terre, fonctionne comme une sorte de grand entonnoir inversé qui canalise les trois premiers sens, au niveau du sol où s'ancrent ses pieds invisibles, et les distille pour les faire monter vers un idéal situé au plus haut, bien au-delà du cadre de la toile… Et tout ceci, sans heurt ni effort, les yeux clos et les bras ballants…

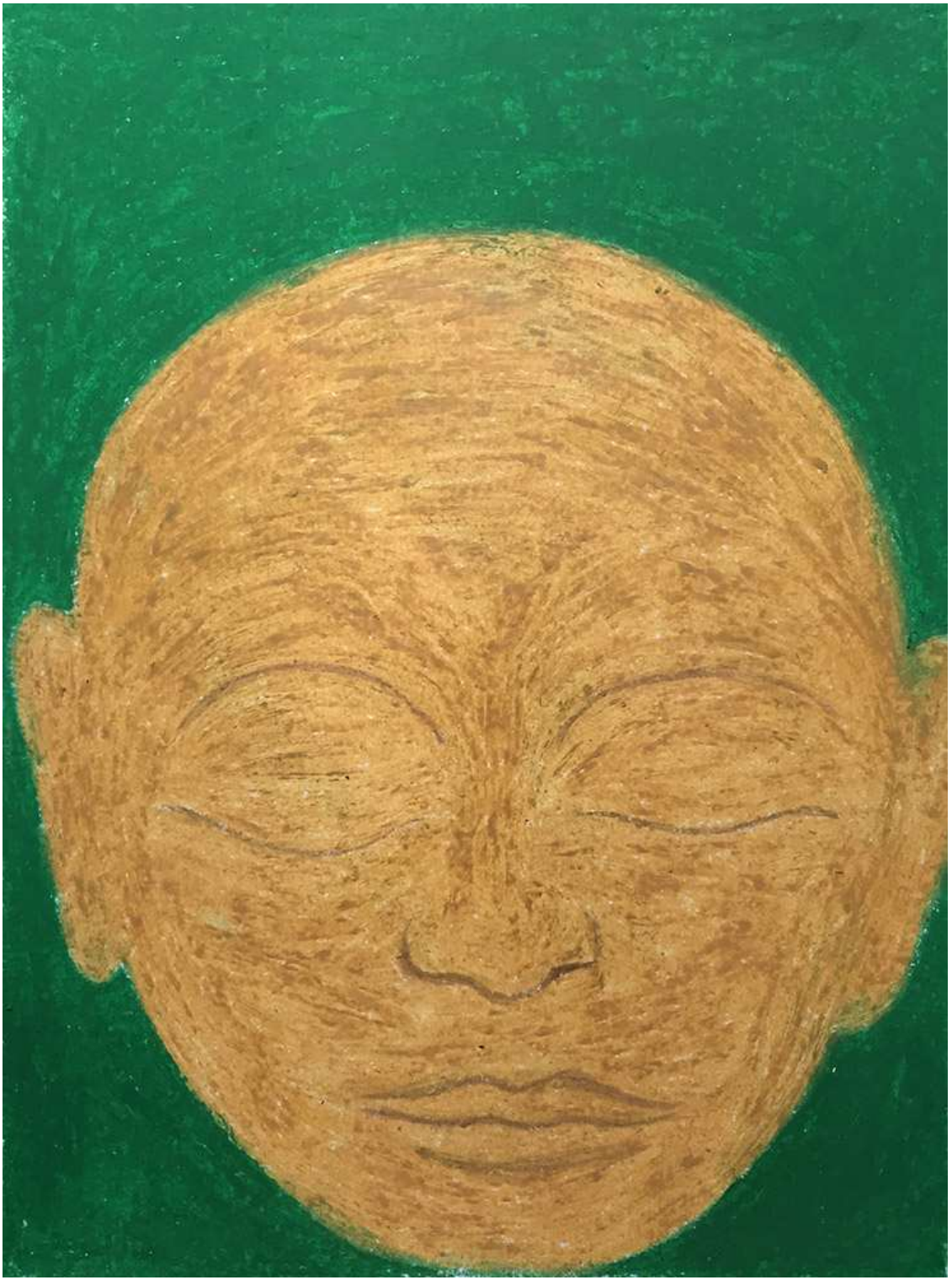
LD

« **Un homme se tient droit debout.** *Debout face à toi, sans être raide ni tendu, il t'invite.* Viens. *Un sentiment de protection et de détente émane de sa posture juste et solide. Tu peux aller à lui. Tu peux même t'y appuyer. En fait, tu ne peux pas, tu dois.* **Il est torse nu.** *Sa gorge est là,* touche *; ses poumons,* touche *; son cœur,*

touche. *Là, là et là. Sous sa peau lisse et diaphane à portée de griffes, de dents et de balles. Il est ouvert. Il ne te cachera rien, il ne peut pas, il est tout en transparence. Vérité. Fidélité. Une serviette sombre couvre le reste de son corps en signe de réserve et de pudeur. Et de mystère aussi. Juste ce qu'il faut, il a trouvé la mesure. La serviette lui tombe du bas du ventre jusqu'aux pieds. On ne les voit pas, ils sortent du cadre et pourtant, on les devine bien à plat, ancrés au sol, aussi graciles que les doigts de ses mains.* **Il a les yeux fermés.** *À quoi rêve-t-il s'il ne dort pas ? Qu'imagine-t-il ? Il n'a pas l'air perdu dans ses pensées. Au contraire, il est à l'écoute. Concentré. Ses larges paupières baissées sur le monde sont signe d'intuition, de sensibilité, d'intelligence, de confiance et de connaissance. Connaissance de soi et de* Toi. *Expression, communication. Un rayon doré lui chatouille en silence une partie du visage. Cette tache de lumière est légère et rafraîchissante. Elle dénote une réserve d'humour. Ce qu'on prend chez lui pour une forme de détachement n'est qu'un reflet de son calme intérieur.* **Il sourit.** *Il est en paix avec lui-même. C'est la voie qu'il a choisie pour que son rapport à* Toi *soit serein et bienveillant. Il peut alors te comprendre. Et t'aimer malgré toi.* **Il est chauve aussi.** *Pour ressembler au moine dont l'ovale parfait du crâne, ou de la conscience, se détache du fond. Les fonds, quels qu'ils soient, gris, ténébreux ou sans fin, n'ont pas d'emprise sur lui. Il n'y a pas assez de temps. Seules* les choses importantes *valent la peine. Une pureté d'éclat dans sa tête lui montre le chemin. Il est clair.* **Et bleu.** *C'est donc la couleur des eaux, du ciel et de l'infini que Gilles a choisie pour dépeindre l'Amour. La teinte des profondeurs : celles de l'âme et de la connaissance, celles des expériences de la vie et de la sagesse. Dans ce sens, n'est-ce pas une vision loyale, apaisée, tendre et créative que Gilles propose sur le thème de l'Amour ?* ”

Diane Mazloum

Acrylique
sur toile,
200 x 160 cm.



Pastel
sur papier,
30 x 20 cm.

GILLES GUIAS

Gilles Guias est né à Boulogne-Billancourt en 1965. Il vit et travaille à Paris.

Il commence à exposer en 1984 à la galerie Olivier Nouvellet, 19 rue de Seine, à Paris. Depuis cette date, la galerie lui consacre une exposition par an.

Pendant plus de trente ans, son travail a été présenté dans de nombreux lieux culturels en France (Paris, Saint-Étienne, Grenoble, Clermont-Ferrand, Toulouse) et à l'étranger (États-Unis, Luxembourg, Vietnam, Belgique).

En 1991, il réalise des sculptures monumentales dans le cadre du 1% architecture à Reims et il remporte le prix DBE (jury présidé par Pierre Cornette de Saint-Cyr), suivi d'une exposition dans les chantiers de La Villette à Paris.

Pernod Mécénat lui consacre une grande exposition à Créteil en 1993.

Gilles Guias aime l'aventure des nouvelles technologies. Il est le premier artiste à avoir présenté, en 2007, des oeuvres sur *epaper*, à la galerie Bernard Ceysson.

Dans le domaine de l'illustration, il réalise de nombreux travaux pour les éditions Payot & Rivages et pour le Ministère de la culture.

L'exposition *Mythes en abîme* à la Commanderie des Templiers (décembre 2013 à Élancourt) constitue un tournant dans son travail et déclenche le projet *Les Choses importantes*.

ÉQUIPE PROJET & REMERCIEMENTS

Merci à toutes celles et à tous ceux qui m'ont aidé à réaliser ce projet.

L'équipe

Gilles Guias
Artiste, conception et
réalisation des œuvres

Daniel Boulogne
Coordination
et financement

Louis Doucet
Activités rédactionnelle et
éditoriale, conception du catalogue

Oliver Nouvellet
Galerie d'art,
conseil expositions

Marie Boulogne
Communication et
logistique des expositions

Romain Boulogne
Médiation
sur Internet

Pierre Boulogne
Logistique
des expositions

Remerciements

Merci à Marin Beaux Arts, Annick Doucet, Gilles Mentré, Patrick Delgado, Fabienne Durand, Christophe Guias, Florence Joseph, Corinne Kuperberg, Diane Mazloum, Philippe Menestret, Jean-Henri Maisonneuve, Frédérique Oudin, Andrea Siri, Lara Tournemire, Sébastien Nobile, toute l'équipe de l'imprimerie Fanlac, Luis Raveau-Violette et Hugo Guias.

SATEC
COURTIER EN ASSURANCES

n. Galerie Olivier Nouvellet

les SOLSTICES

Univers Daniel BOULOGNE

CYNORRHODON-FALDAC

Quelles sont les choses importantes ? Celles que l'on emmènerait sur une île déserte ? Non pas seulement ces choses-là car les idées, les concepts, les valeurs, qui peuvent être de prime importance, ne se laissent guère saisir ni emporter... À l'approche de la cinquantaine, Gilles Guias, plasticien né en 1965, dans une sorte de *point fixe* à mi-parcours, se pose cette même question : « quelles sont les choses importantes pour moi ? » Même si son métier, sa pratique artistique, font partie des données vitales de son existence, il a décidé de traiter de sujets à portée universelle qui l'interpellent, mais les aborde de son point de vue personnel.

Ce point de vue est probablement réducteur, mais indéniablement porteur de ce sang de la vie qui fait tant défaut aux banalités éculées, vides de sens, insignifiantes, de certains penseurs ou moralisateurs en chambre. En cela, sa démarche se situe à l'opposé de celle du poète lyrique qui, partant de sentiments et d'expériences personnels, leur donne une dimension universelle. Gilles personnalise l'universel, pour lui donner un sens par une expression enracinée et nourrie dans le terreau de sa propre expérience de la vie, sans pour autant s'enliser dans l'anecdotique, l'introspection égotiste et stérile.

L'artiste s'en explique en des termes on ne peut plus clairs : « L'idée centrale est de montrer frontalement et sans détour une position personnelle sur onze sujets humains et de proposer ainsi une réflexion à celui qui regarde. » Les onze sujets ont été choisis en fonction de leur importance – probablement subjective – aux yeux de l'artiste. Ce choix n'est certainement pas anodin car Gilles Guias affirme haut et fort qu'une œuvre plastique n'est pas simplement le champ d'une harmonie formelle pouvant déclencher une émotion. Pour lui, c'est avant tout, un moyen de raconter, de dénoncer, de transporter ou d'ouvrir une réflexion, un échange. Tous les thèmes retenus touchent à l'humain, dans ses rapports au monde, à la nature, aux autres et à lui-même. Ce sont des questions vitales pour notre époque, qu'il aborde avec la simplicité et le dépouillement du quotidien, avec juste ce qu'il faut de poésie, de naïveté, de dérision, de gravité, d'humour ou de cruauté... en fonction des sujets traités.

● ÉDITIONS POINT ROUGE